This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2235

c/66

LE DERNIER JOUR

DE POMPÉI.

PARIS. — IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE.

LE DERNIER JOUR

DE POMPÉI,

Poème,

SUIVI DE POÉSIES DIVERSES,

PAR

MLLE DELPHINE GAY.

PARIS,

CHEZ P. DUPONT, LIBRAIRE,

RUE DU BOULOY, HÔTEL DES FERMES ;

DELAUNAY, AU PALAIS-ROYAL.

*

M. DCCC. XXIX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1966
OF OXFORD
LIBRARY

LE DERNIER JOUR

DE POMPÉÏ,

Poème.

Le dernier Jour

DE POMPÉÏ,

Poème.

Jour effroyable! Hélas! de ces scènes affreuses
Qui pourrait retracer les tragiques horreurs?
Quels yeux pour ce désastre auraient assez de pleurs!

Enéide, liv. II, trad. de J. Delille.

O désastre! ô terreur! effrayante merveille!
Dans le sein des enfers un volcan se réveille.
Par de sombres vapeurs les astres sont voilés;
Les fleuves sont taris sous les rocs ébranlés;

Les cités ont frémi sur leur base mouvante;
Les îles sur les flots reculent d'épouvante;
Renversant des Romains les orgueilleux travaux,
De la terre, soudain, sortent des monts nouveaux;
Du Vésuve en fureur on voit tomber la cîme;
Un tonnerre inconnu gronde au sein de l'abîme;
La montagne de feu se couronne d'éclairs;
L'orage souterrain éclate dans les airs,
Lance des tourbillons de cendre et de fumée,
Et du gouffre jaillit une gerbe enflammée!

De la subite nuit troublant la profondeur,
Quel flambleau du soleil a remplacé l'ardeur?
Son éclat, réfléchi par le ciel et par l'onde,
Suffira-t-il long-tems à la clarté du monde?
Mais déjà sur ses bords le volcan se rougit;
De son sein écumeux la lave qui surgit,

Sans cesse découlant des sources du cratère,
D'un déluge de feu vient menacer la terre;
Tantôt, reptile affreux, rampe autour d'un rocher,
Entraîne l'arbre en fleurs qu'elle vient de toucher;
Tantôt, précipitant sa marche sourde et lente,
Va tomber dans la mer en cascade sanglante.
Alors, torrent fougueux dans sa course arrêté,
Elle repousse au loin l'Océan révolté,
Et vers lui s'avançant comme une vague énorme,
Pour triompher des flots, semble avoir pris leur forme.

A l'ordre des enfers les vents ont obéi :
Ils ont porté la cendre aux murs de Pompéï.
Lancés par le volcan, sur la ville imprudente,
Les rochers retombaient comme une grêle ardente.
Chacun fuit, emportant de ce séjour d'horreur
L'objet que le premier a nommé sa terreur.

Pour un fils une mère abandonne sa fille;
L'autre, n'osant choisir, meurt avec sa famille.
L'avare succombait sous une masse d'or,
Maudissant le fléau qui montrait son trésor.
Ici, de Phidias un successeur habile
Essayait d'emporter, malgré son bras débile,
Le chef-d'œuvre nouveau qu'il venait d'achever,
Et que tous ses efforts ne pouvaient soulever.
Plus loin, de Cicéron un affranchi fidèle
Du plus puissant des arts veut sauver un modèle:
Des talens de son maître il devine le prix,
Parmi tous ses trésors, il choisit ses écrits;
Et fuyant le portique au feuillage d'acanthe,
Où jadis retentit cette voix éloquente,
Il croit à Cicéron payer sa liberté,
En gardant son génie à la postérité.

Au milieu des clameurs, des plaintes étouffées,
Hennissait un coursier qu'on chargeait de trophées.
Des acteurs s'échappaient du théâtre, et l'un d'eux
Cachait encor sa peur sous son masque hideux.
Des femmes se couvraient de parures futiles;
Un vieillard emportait ses Lares inutiles.
Un jeune homme, quittant ses palais opulens,
Couvert d'habits de deuil, emportait à pas lents,
Cédant moins au danger qu'à sa douleur amère,
L'urne qui renfermait les cendres de sa mère;
Tandis qu'un orphelin, dès long-tems sans appui,
Malheureux de n'avoir à trembler que pour lui,
Et jaloux de cacher son effroi solitaire,
Aidait une inconnue à sauver son vieux père.
Plusieurs disparaissaient sous la cendre engloutis;
Les uns, par la douleur, la crainte anéantis,
Voyaient sous les rochers leur demeure écrasée;
D'autres, que poursuivait l'avalanche embrasée,

Cherchant à l'éviter par un dernier effort,
Recevaient à la fois et la tombe et la mort.

Prêtresse d'Apollon, dans ce commun délire,
Théora ne sauvait que son voile et sa lyre.
A délaisser l'autel et la divinité,
La fille d'Arius a long-tems hésité.
Mais la voix de ses sœurs, au temple parvenue,
Cette voix qui la nomme et qu'elle a reconnue,
Enfin a triomphé de ses pieux combats.
Déjà, loin du portique, elle hâte ses pas.
D'où vient que tout-à-coup sa marche est suspendue?
Dans l'enceinte sacrée elle rentre éperdue.
Quel effroi la ramène à l'abri de l'autel?
Le temple a retenti des accens d'un mortel.
Le sanctuaire s'ouvre, et la voûte murmure.
C'est Paulus!... Un éclair a montré son armure.

C'est ce jeune vainqueur, le plus fier des guerriers,
Que la veille sa main couronna de lauriers;
Théora, devançant la Muse de l'histoire,
Sur la lyre a chanté sa dernière victoire.

« Fuis! dit-elle en tremblant, Paulus, fuis de ces lieux;
« Ici, par ton aspect, n'irrite pas les Dieux.
« Vois, tous sont conjurés pour nous réduire en poudre,
« Et le feu des enfers va rejoindre la foudre!

« — Moi, te fuir, quand le ciel met tes jours en danger!
« Viens, hâtons-nous, Pallas saura nous protéger;
« Le destin le permet, et pour moi tu peux vivre,
« Viens, de tes chastes vœux le fléau te délivre!

« —Que dis-tu, malheureux! Quel Dieu viens-tu braver!
« Cache-moi ton amour si tu veux me sauver.
« Sais-tu que d'Apollon la faveur est cruelle?
« Il nous défend l'amour que son feu nous révèle.
« Pour celle qu'il inspire il n'est point de secret:
« Sa gloire est un exil, sa vie un long regret.
« Malheur à qui reçut la science divine:
« L'espoir est inconnu de l'ame qui devine;
« Aimer est son remords, savoir est son tourment,
« Et l'inspiration devient son châtiment.
« Fuis! ou de ton amour tu me verras punie,
« Le plus jaloux des Dieux est le Dieu du Génie!

« — Eh bien! si tu le veux, sois fidèle à sa loi;
« Que son courroux t'épargne, et ne frappe que moi.
« Dans Rome, à ses autels je promets de te rendre.
« Mais de tes jeunes sœurs ne te fais pas attendre,
« Suis-moi; viens arracher ta mère au désespoir!...

« — Sans toi, dit Théora, j'aurais pu les revoir !...

« — Ai-je donc mérité ce reproche barbare ?

« Qui te l'inspire ? — Hélas, le Dieu qui nous sépare !

« — Si tes vœux sont à lui, pourquoi le redouter ?

« Viens, fuyons !.. — Non, dit-elle, ici je dois rester ;

« Rien ne peut me soustraire à la fureur suprême,

« Le Dieu lit dans mon cœur... Il faut mourir... je t'aime !

« — Qu'entends-je !.. Théora, tu m'aimes !.. heureux jour !

« Je rends grace au fléau qui m'apprend ton amour !

« Tu m'aimes !.. de l'oubli je puis braver l'outrage.

« Que Rome et ses guerriers accusent mon courage,

« Qu'aux Germains, sans Paulus, le combat soit livré !

« Avec toi, je préfère un trépas ignoré ;

« Et dédaignant l'orgueil d'une illustre mémoire,

« Je te donne ma mort que réclamait la gloire ! »

A ces mots, affrontant un ordre solennel,
Paulus ose franchir les marches de l'autel;
Et tombant à genoux, dans sa profane ivresse,
Oubliant Apollon aux pieds de sa prêtresse,
De mourir avec elle implore la faveur.
Comme la piété, l'amour a sa ferveur,
Et plus d'un jeune amant, près d'une femme altière,
A vu le roi des Dieux jaloux de sa prière!

Mais la terreur l'emporte, et l'amour prie en vain.
Cherchant à le soustraire au châtiment divin,
« Éloigne-toi, Paulus, dit la vierge inspirée,
« Seule, je dois mourir dans l'enceinte sacrée :
« Il ne faut pas qu'un jour, en découvrant ces lieux,
« Le soupçon des mortels flétrisse nos adieux.
« Cet ordre est le dernier.... Va, n'y sois pas rebelle;
« Obéis.... près de toi, la mort serait trop belle! »

Aux pleurs de Théora se laissant attendrir,
Paulus désespéré s'éloigna pour mourir.
O présage effrayant! Par la foudre abattue,
A ses pieds d'Apollon vient tomber la statue.
De sa chute l'enceinte à peine retentit,
Qu'en un sable de feu l'idole s'engloutit.
Déjà redescendaient les nuages funèbres;
Le temple du Soleil s'emplissait de ténèbres.
Paulus, vers Théora, se tournant au hasard,
Lui demandait encore un impuissant regard;
Théora, de Paulus, cherchait en vain les armes:
La cendre dans leurs yeux venait sécher les larmes.
L'air embrasait leur sein; ils n'osaient respirer;
Leurs lèvres en parlant semblaient se déchirer.
Mais en vain du volcan le souffle les dévore,
Ne pouvant plus se voir, ils s'appellent encore;
Et Paulus, affrontant le Dieu prêt à punir,
Vers la prêtresse encor, cherchait à revenir.

« Théora, disait-il, hâte-toi de descendre,
« Viens; déjà le parvis est caché sous la cendre;
« Les degrés de l'autel seront lents à couvrir.
« Malheureuse, après moi, tu vas long-tems souffrir!
« Déjà mon front s'abbat sous l'ardente poussière,
« Je succombe.... ô douleur!.. tu mourras la dernière!..

« — Rassure-toi.... Je sens approcher le trépas,
« Paulus.... Adieu!.. dit-elle. » — Il ne répondit pas.

Ce silence d'horreur, Théora sut l'entendre.
Pour elle seule, hélas! la mort se fit attendre.
L'écho redit encor plus d'un gémissement.
La tombe sur son front s'éleva lentement;
Et la cendre, déjà pesant sur sa paupière,
Laissa passer long-tems ses deux mains en prière.

Mais enfin s'accomplit l'arrêt du sort fatal :
L'écho ne dit plus rien.... et le sol fut égal.

Lorsqu'après deux mille ans, à l'oubli disputée,
L'antique Pompéï se vit ressuscitée,
Parmi tous ses trésors que l'art sut réunir,
Que le volcan sauveur gardait pour l'avenir,
On trouva dans l'enceinte où le temple s'élève,
Sur l'autel une lyre.... et près du seuil un glaive.

Naples, mars 1827.

NOTES.

NOTES.

*

PAGE Ire. — VERS Ier.

O désastre ! ô terreur ! effrayante merveille !

LETTRE XVI.

PLINE A TACITE.

Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort, afin que vous en puissiez instruire la postérité. Je vous en remercie, car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits. Quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a désolé de très beaux pays, et que sa perte, causée par un accident mémorable, et qui lui a été commun avec des villes et des peuples entiers, doive éterniser sa

mémoire; quoiqu'il ait fait bien des ouvrages qui dureront toujours, je compte pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit attendre. Pour moi, j'estime heureux ceux à qui les Dieux ont accordé le don, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire dignes d'être lues; et plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisés de ce double avantage. Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, et par vos écrits, et par les siens: et c'est ce qui m'engage à exécuter plus volontiers des ordres que je vous aurais demandés. Il était à Misène, où il commandait la flotte. Le vingt-troisième d'août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaire. Après avoir été quelque tems couché au soleil, selon sa coutume, et avoir bu de l'eau froide, il s'était jeté sur un lit où il étudiait. Il se lève, et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne ce nuage sortait. L'événement a découvert depuis que c'était du Mont-Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'un autre; car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de branches. Je m'imagine qu'un vent souterrain le poussait d'abord avec impétuosité, et le soutenait. Mais, soit que l'impression diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses

couleurs, selon qu'il était plus chargé, ou de cendre, ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle qui était très savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier; et par hasard il m'avait lui-même donné quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte qui étaient à Rétines, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément sur Misène, on ne s'en pouvait sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein, et poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par simple curiosité. Il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part dans le dessein de voir quel secours on pourrait donner non-seulement à Rétines, mais à tous les autres bourgs de cette côte qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit et où le péril lui paraissait plus grand, mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisait ses observations, et les dictait. Déjà sur ses vaisseaux volait la cendre plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu; déjà la mer semblait refluer, et

TAYLOR INST. OXFORD

le rivage devenait inaccessible par des morceaux entiers de montagne dont il était couvert, lorsqu'après s'être arrêté quelques momens, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote, qui lui conseillait de quitter la pleine mer : « La fortune favorise le courage. Tournez du côté de Pomponianus. » Pomponianus était à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril qui était encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendait, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage, et, pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table, et soupe avec toute sa gaîté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa gaîté ordinaire. Cependant on voyait luire, de plusieurs endroits du Mont-Vésuve, de grandes flammes et des embrasemens dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, leur disait que ce qu'ils voyaient brûler, c'étaient des villages que les paysans alarmés avaient abandonnés, et qui étaient demeurés sans secours. Ensuite il se coucha et dormit d'un profond sommeil ; car, comme il était puissant, on l'entendait ronfler dans l'antichambre. Mais enfin, la cour par où l'on entrait dans son appartement, commençait

à se remplir si fort de cendres, que, pour peu qu'il eût dormi plus long-tems, il ne lui aurait plus été libre de sortir. On l'éveille; il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil, et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils tiendront la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquens tremblemens de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondemens et jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et puis remises à leur place. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, était à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de sa suite, une crainte surmonta l'autre; chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus faible. Ils sortent donc, et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs. Ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tombait d'en haut. Le jour recommençait ailleurs; mais dans le lieu où ils étaient, continuait une nuit la plus sombre, la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'était un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter; mais on la trouva encore fort grosse et agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle, ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent tout

le monde en fuite. Il se lève appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisément qu'il avait la poitrine faible et souvent embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il portait quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose, que d'un homme qui est mort. Pendant ce tems, ma mère et moi étions à Misène; mais cela ne regarde plus votre histoire : vous ne voulez être informé que de la mort de mon oncle. Je finis donc, et je n'ajoute plus qu'un mot : c'est que je ne vous ai rien dit, ou que je n'aie vu, ou que je n'aie appris dans ces momens où la vérité de l'action qui vient de se passer n'a pu encore être altérée. C'est à vous de choisir ce qui vous paraîtra le plus important. Il y a bien de la différence entre écrire une lettre, ou une histoire; entre écrire pour un ami, ou pour la postérité. — Adieu.

LETTRE XX.

PLINE A TACITE.

La lettre que je vous ai écrite sur la mort de mon oncle, dont vous aviez voulu être instruit, vous a, dites-vous, donné beaucoup d'envie de savoir quelles alarmes et quels dangers j'essuyai à Misène, où j'étais resté; car c'est là que j'ai quitté mon histoire.

> Quoiqu'au seul souvenir je sois saisi d'horreur,
> Je commence.....

Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai, et dormis peu, encore d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir, et nous avait d'autant moins étonnés, que les bourgades, et même les villes de la Campanie y sont fort sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout était, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, et trouva que je me levais, dans le dessein de l'éveiller, si elle eût été endormie. Nous nous asseyons dans la cour qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un fort petit espace.

Comme je n'avais que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis. Je demandai Tite-Live; je me mis à le lire, et je continuai à l'extraire, ainsi que j'aurais pu faire dans le plus grand calme. Un ami de mon oncle survient; il était nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous aperçoit, ma mère et moi, assis, moi un livre à la main, il nous reproche, à elle sa tranquillité, à moi ma confiance. Je n'en levai pas les yeux de dessus mon livre. Il était déjà sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une lumière faible, comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtimens furent ébranlés avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse; et ce qui dans la frayeur tient lieu de prudence, chacun ne voit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoique en pleine campagne, qu'on ne pouvait même, en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une place. La mer semblait se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage en effet était devenu plus spacieux, et se trouvait rempli de différens poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue

noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes. Alors l'ami dont je viens de parler revint une seconde fois plus vivement à la charge. *Si votre frère, si votre oncle est vivant*, nous dit-il, *il souhaite que vous vous sauviez ; et s'il est mort, il a souhaité que vous lui surviviez. Qu'attendez-vous donc ? Pourquoi ne vous sauvez-vous pas ?* Nous lui répondîmes que nous ne pouvions songer à notre sûreté, pendant que nous étions incertains du sort de mon oncle. L'Espagnol part sans tarder davantage, et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presque aussitôt la nue tombe à terre, et couvre les mers; elle dérobait à nos yeux l'île de Caprée, qu'elle enveloppait, et nous faisait perdre de vue le promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de *me sauver de quelque manière que ce soit; elle me remontre que cela est facile à mon âge; et pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, elle ne le pouvait faire; qu'elle mourrait contente, si elle n'était point cause de ma mort.* Je lui déclare qu'il n'y avait point de salut pour moi qu'avec elle, je lui prends la main, et je la force de m'accompagner. Elle le fait avec peine, et se reproche de me retarder. La cendre commençait à tomber sur nous, quoique en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait, en se répandant sur la terre comme un torrent. *Pendant que nous*

voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, *de peur qu'en le suivant, la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres.* A peine nous étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle sorte, qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes. Vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-là déplorait son malheur; celui-ci le sort de ses proches. Il s'en trouvait à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Plusieurs imploraient le secours des Dieux; plusieurs croyaient qu'il n'y en avait plus, et comptaient que cette nuit était la dernière, et la dernière et l'éternelle nuit dans laquelle le monde devait être enseveli. On ne manquait pas même de gens qui augmentaient la crainte raisonnable et juste par des terreurs imaginaires et chimériques. Ils disaient qu'à Misène, ceci était tombé, que cela brûlait; et la frayeur donnait du poids à leurs mensonges. Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait : il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendres recommence, et plus forte, et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de tems en tems pour secouer nos habits, car sans cela, elle nous eût accablés et engloutis. Je pourrais me vanter qu'au milieu d'aussi

affreux dangers, il ne m'échappa ni plaintes, ni faiblesse; mais j'étais soutenu par cette consolation peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssait avec moi. Enfin, cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu, et se perdit tout-à-fait, comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour et le soleil même, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux troublés encore, et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendre comme sous la neige. On retourne à Misène. Chacun s'y établit de son mieux; et nous y passons une nuit entre la crainte et l'espérance, mais où la crainte eut la meilleure part, car le tremblement de terre continuait. On ne voyait que gens effrayés entretenir leur crainte et celle des autres par de sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer jusqu'à ce que nous eussions des nouvelles de mon oncle, quoique nous fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable, et que nous avions vu de si près. Vous ne lirez pas ceci pour l'écrire, car il ne mérite pas d'entrer dans votre histoire; et vous n'imputerez qu'à vous-même, qui l'avez exigé, si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une lettre. — Adieu.

PAGE 8, VERS 4.

De la terre, soudain, sortent des monts nouveaux.

Monte Nuovo, près de Pouzzoles, fut formé par une seule éruption, et dans le court espace de quarante-huit heures. Ce mont a trois milles de circonférence, et sa hauteur égale celle du *Monte Barbaro*. C'est après avoir observé ce phénomène, que le savant chevalier Hamilton s'est confirmé dans l'idée que les montagnes sont produites par les volcans, et non les volcans par les montagnes.

(*Voyage pittoresque de Naples et de Sicile.*)

PAGE 8, VERS 15.

Mais déjà sur ses bords le volcan se rougit.

Le feu du torrent est d'une couleur funèbre; néanmoins, quand il brûle les vignes et les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante; mais la lave même est sombre, tel qu'on se représente un fleuve de l'enfer. Elle roule lentement comme un sable noir de jour, et rouge de nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait d'autant plus peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force: le tigre royal arrive ainsi secrètement à pas comptés. Cette lave

avance, avance sans jamais se hâter et sans perdre un instant. Si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncèle devant l'obstacle ses torrens noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle; mais elle atteint, comme le tems, les imprudens et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que pour la première fois, la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel. Ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

(Mme DE STAEL. *Corinne*, *tom.* II, *p.* 88.)

PAGE 10, VERS 2.

L'autre, n'osant choisir, meurt avec sa famille.

Dans la maison d'Arius Diomède, à Pompéï, à l'entrée d'une longue cave voûtée en pierre, revêtue en stuc et parfaitement conservée, on a trouvé vingt-sept squelettes de femmes qui, vraisemblablement, s'étaient cachées dans cet endroit reculé, espérant échapper au fléau. Elles s'étaient réfugiées les unes auprès des autres, dans un des coins à côté de la porte; et on a retrouvé avec

leurs os, l'empreinte et la forme de leurs corps moulés et conservés dans la cendre avec les détails de leurs habillemens.

(*Voyage pittoresque, etc.*)

PAGE 10, VERS 3.

L'avare succombait sous une masse d'or.

A la porte de cette maison, dite *la maison de campagne de Pompéï*, on a trouvé deux squelettes, dont l'un tenait d'une main une clé, et de l'autre un sac contenant de l'or, des médailles et des camées. Le second portait sans doute un coffre rempli d'effets précieux, comme vases d'argent, de bronze, etc., que l'on a trouvés auprès de lui.

PAGE 10, VERS 5.

Ici, de Phidias un successeur habile.

L'atelier statuaire est une des plus curieuses découvertes faites à Pompéï. Il contenait plusieurs statues de marbre : les unes à peine commencées, d'autres ébauchées ou presque finies; indépendamment d'une grande quantité de marbres destinés à d'autres ouvrages, et de beaucoup d'instrumens de sculpture, que l'on conserve à l'académie des études à Naples.

PAGE 10, VERS 9.

Plus loin, de Cicéron un affranchi fidèle.

Au sommet d'une colline, près du tombeau de la famille Arria, on voit encore les restes de la maison de plaisance de Cicéron, qui, avec celle de Tusculum, était le séjour favori de ce célèbre orateur. Comme il l'a dit lui-même dans une de ses lettres à Atticus : *Tusculanum et Pompejanum valde me delectant.* Le grand édifice souterrain d'ouvrage réticulaire, et le portique soutenu par de très hauts pilastres qu'on voit en cet endroit, appartenaient à cette maison de plaisance.

PAGE 11, VERS 4.

Cachait encor sa peur sous son masque hideux.

Les théâtres anciens, pouvant contenir jusqu'à quarante mille spectateurs, dont la plupart devaient être placés à une grande distance du lieu de la scène, il était nécessaire de trouver des moyens pour fortifier et étendre la voix des acteurs. Un de ceux qui paraît avoir été employé le plus constamment, a été l'usage des masques scéniques. Une infinité de bas-reliefs antiques, de

pierres gravées, ne nous permettent point d'en douter. Ces masques de théâtre étaient une espèce de grand casque qui couvrait toute la tête de l'acteur, et qui, outre les traits du visage, représentait encore la barbe, les cheveux, les oreilles, et jusqu'aux ornemens que les femmes pouvaient employer dans leurs coiffures. On appelait ces masques *persona;* c'est ainsi que Phèdre, Horace, et d'autres auteurs, les ont nommés dans leurs ouvrages. La matière dont on les formait ne fut pas toujours la même; il parait que les premiers furent faits d'écorce d'arbre. On en fit aussi de cuir double, de toile; mais comme leur forme pouvait s'altérer facilement, on en vint à les faire tous d'un bois léger; et l'on imagina de plus de les composer de façon à pouvoir rendre la voix de l'acteur plus forte, soit en les doublant de lames d'airain ou de quelque autre corps sonore, soit en adaptant dans l'intérieur de l'ouverture de la bouche une espèce de cornet qui devait produire l'effet du porte-voix. C'est la raison pour laquelle une grande partie de ces masques ont une bouche d'une grandeur et d'une étendue qui les rendait hideux de près; mais dont la difformité diminuait sans doute, étant vue de loin, et ne laissait apercevoir qu'une expression très caractérisée. Les Latins, dit Aulugelle, ont donné le nom de *persona* à ces masques, parce qu'ils font résonner la voix de ceux qui les portent.

(*Voyage pittoresque de Naples et de Sicile.*)

PAGE 12, VERS 3.

Prêtresse d'Apollon, dans ce commun délire,
Théora ne sauvait que son voile et sa lyre.

Près du Forum, récemment découvert à Pompéï, au fond duquel on admire un temple élégant de forme rectangulaire, pavé en mosaïque avec des ornemens de stuc dans les murs, on a trouvé dernièrement la statue en marbre d'une prêtresse. Elle est d'un beau travail et parfaitement conservée. On a eu le soin de la laisser au même endroit, où, suivant l'inscription qu'on lit sur le piédestal, les habitans avaient érigé cette statue à la prêtresse en signe de leur reconnaissance. C'est le premier exemple d'un objet transportable qui soit resté dans l'enceinte de la ville découverte. Cette statue doit avoir été faite d'après nature; la tête a tout le charme d'un portrait: sa physionomie a quelque chose de souffrant, de mélancolique, comme si cette belle inspirée avait pressenti le désastre qui devait bientôt désoler sa patrie.

IL M'AIMAIT!

IL M'AIMAIT!

Elégie.

On rencontre l'ami avec qui l'on voudrait passer ses jours au moment où le sort va le fixer loin de nous; on découvre le cœur que l'on cherchait, la veille du jour où ce cœur va cesser de battre.

St-Augustin.

Il m'aimait!... et mon cœur ne l'a point deviné!
Et l'espoir à mes pas ne l'a point enchaîné!
Je n'ai point reconnu l'amour à son silence,
Aux feux dont un regard trahit la violence,
A ces oublis, ces torts, à cet esprit distrait
Qui même au sein du monde est tout à son secret;

A ces jaloux dépits qu'un rien calme ou rallume;
A ces mots si flatteurs, dits avec amertume;
A cet effroi charmant qu'il savait m'inspirer!
Enfin sur son amour tout devait m'éclairer,
Et son trouble et le mien, et sa gaîté factice,
Ses soupçons offensans dont j'aimais l'injustice,
Sa haine pour les soins que d'autres me rendaient,
Et sa protection pour ceux qui m'obsédaient.

Que de fois j'ai souffert de cette jalousie!
Lorsque d'un peu d'orgueil je me sentais saisie
Au bruit harmonieux de ces flatteurs discours,
Qu'on sait n'être pas vrais, et qui plaisent toujours;
Lorsqu'au bal j'arrivais élégamment parée,
Il semblait malheureux de me voir admirée,
Et du moindre succès qui pouvait m'éblouir,
Son absence aussitôt m'empêchait de jouir.

Mais c'est dans le malheur que l'amour se révèle;
Et si je m'affligeais d'une triste nouvelle,
Si le sort m'accablait en frappant mes amis,
Je comptais sur des soins qu'il n'avait point promis.
L'infortune, le deuil, les regrets, la souffrance,
De le revoir soudain me donnaient l'assurance,
Et je me reprochais d'attendre sans effroi
Le malheur qui devait le ramener vers moi.

Puis quand il revenait, par sa vue embellie,
Quand sa voix triomphait de ma mélancolie,
Quand chacun partageait ma subite gaîté,
Lui, s'indignait tout bas de ma légèreté.
Dans le monde on exclut la jeunesse de l'ame :
On veut que la langueur soit l'amour d'une femme;
On la juge insensible alors qu'elle sourit :
On ne croit pas qu'elle aime en gardant de l'esprit;

Aussi, de ma gaîté soupçonnant l'apparence,
Il prenait mon bonheur pour de l'indifférence.
Sans oser l'avouer, je l'aimais cependant,
Et j'avais tant souffert la veille en l'attendant!
Ah! je n'en puis douter au regret qui m'oppresse;
Celui dont la douleur accuse ma tendresse,
Celui qui pour me fuir a quitté ce beau lieu
Ne serait point parti s'il m'avait dit adieu!

Mais plein de mon image, et s'affligeant de même,
Ne peut-il à son tour deviner que je l'aime?
Éclairé comme moi par un doux souvenir,
Inspiré par l'espoir, ne peut-il revenir?
Ne puis-je désormais lui consacrer ma vie?....
Non... de le consoler la douceur m'est ravie;
Non; en cédant trop tard à son charme vainqueur,
J'ai mérité qu'une autre entende mieux son cœur;

J'ai mérité qu'il cherche à m'oublier près d'elle.
Peut-être en ce moment, sans plaisir, infidèle,
D'un hymen sans bonheur il va subir la loi,
Et tout en me pleurant il est perdu pour moi!

Ainsi, las d'espérer, fatigués de s'attendre,
Deux êtres, par l'amour, destinés à s'entendre,
Trouvant enfin l'objet qui peut seul les charmer,
Se quittent pour toujours quand ils allaient s'aimer.
La gloire et le bonheur, sourds à nos voix plaintives,
N'accordent à nos vœux que des faveurs tardives.
Ainsi le vieux poète à regret voit fleurir
Un laurier qu'à l'amour il ne peut plus offrir.
Après l'orage, ainsi s'effeuille l'anémone,
Quand le soleil venait relever sa couronne.
Le matelot périt aux lueurs du fanal
Qui s'allume pour lui sur le rocher natal.

Le guerrier, qui pleurait une gloire flétrie,
Tombe dans le combat qui sauve sa patrie.
Ainsi se perd la vie en des jours douloureux,
Et l'on se sent mourir au moment d'être heureux !

Paris, mars 1828.

LA FOLLE
Des Champs-Elysées.

LA FOLLE

DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Poème

Dédié à M. A. de Lamartine.

Telle est notre ame, après ces longs ébranlemens;
Secouant la raison jusqu'en ses fondemens,
Le malheur n'en fait plus qu'une immense ruine,
Où comme un grand débris le désespoir domine!
(Alphonse de Lamartine, *Méditation* 15.)

Déjà, dans les jardins de la cité joyeuse,
Le soleil, commençant sa marche radieuse,
Ramenait le printems, ses brillantes couleurs,
Ses premiers chants d'amour et ses premières fleurs.
A ses nouveaux bienfaits chacun rendant hommage,
Allait de nos ormeaux épier le feuillage.

Feignant de se soustraire aux yeux qui les cherchaient,
Sous leur voile léger, les femmes se cachaient.
Ici, fendant les airs dans leur course rapide,
Cent chars font admirer le talent qui les guide.
Là, le jeune imprudent, par l'obstacle irrité,
Soumet avec adresse un coursier indompté.
Mais bientôt, parmi ceux que son péril attire,
Il a vu la beauté dont il chérit l'empire;
Soudain, pour déjouer sa trompeuse froideur,
Du coursier hennissant il excite l'ardeur;
Tremblante, elle s'arrête, et le danger redouble;
Elle ne peut cacher sa pâleur et son trouble....
O bonheur! il surprend un regard inquiet,
Un cri s'est échappé du cœur long-tems muet;
Enfin, tout secondant son imprudente ruse,
Il obtient par l'effroi l'aveu qu'on lui refuse!

Insensible à ces jeux, à l'ombre des lilas,
De l'enfant de ma sœur je surveillais les pas.
Toute au bel avenir que l'espoir imagine,
Ma gaîté se mêlait à sa joie enfantine;
Sans les avoir compris j'écoutais ses discours,
Attentive au seul nom qu'il répétait toujours.
On eût dit que, touché des vœux d'une ame tendre,
Il me parlait d'Alfred pour m'aider à l'attendre.

Tandis que je rêvais à des plaisirs si doux,
Une femme immobile avait les yeux sur nous;
Dès long-tems ses regards m'observaient en silence.
Tout en elle annonçait une ancienne opulence:
Les lambeaux d'un long voile, autrefois précieux,
Dérobaient la pâleur de son front gracieux;
Son beau sein se cachait sous des gazes fanées;

De rubis, de saphirs, ses mains étaient ornées;
Et quelques fleurs paraient ses vêtemens de deuil.
On lisait dans ses yeux la tristesse et l'orgueil....
Ah! pensai-je, en voyant sa misère et ses charmes,
Pour flétrir tant d'attraits qu'il a fallu de larmes!

A ce pénible aspect, le cœur saisi d'effroi,
Je me lève.... Aussitôt elle marche vers moi:
Je veux fuir; mais, cherchant à dissiper ma crainte,
Elle me dit ces mots d'une voix presque éteinte:

« Ne hâte point ta marche! ah! daigne me parler.
« Je ne puis t'offenser, ne crains pas mon délire;
« Laisse-moi voir tes traits, montre-moi ton sourire:
« Il t'aime, et pour lui plaire il faut te ressembler!

« Hélas ! dans les accès de ma jalouse rage,
« J'ai déchiré mon voile et mes brillans atours ;
« Mes mains ont tout brisé, hors ce précieux gage,
« Cet anneau, souvenir du plus beau de mes jours !
« Au sein de mes transports j'ai su le reconnaître,
« La raison, à sa vue, en moi sembla renaître,
« Et ma démence enfin n'a respecté que lui.
« Mais je veux, comme toi, me parer aujourd'hui.
« Oui ! j'aurai ta démarche et tes graces touchantes;
« Je rirai.... j'apprendrai les airs que tu lui chantes.
« J'aurai la même écharpe, et mes cheveux épars,
« Tressés comme les tiens, tromperont ses regards.
« J'imiterai ta voix afin qu'il me réponde;
« Je veux que malgré lui son amour nous confonde !
« Ne me refuse pas, je t'implore !... » — A ces mots,
Pensant que la misère est le plus grand des maux,
L'enfant qui me suivait, à cette infortunée,
Vint pour donner l'aumône au pauvre destinée;

Car le joyeux enfant, qui veut sécher des pleurs,
Croit qu'un même secours sert à tous les malheurs.

Mais de cet humble don justement offensée :
« Tu ne me comprends pas, répondit l'insensée;
« Lui, m'insultait aussi par la même pitié :
« Pour calmer les tourmens dont j'étais poursuivie,
« Il prodigua son or, il parla d'amitié,
« Quand un seul mot d'amour m'aurait rendu la vie!
« Tous me persécutaient dans leur aveuglement.
« Les cruels! dans leurs soins plus barbares encore,
« Ne pouvant expliquer le mal qui me dévore,
« Ils ont pris ma douleur pour de l'égarement!...
« Va, lorsque pour une autre, il t'aura délaissée,
« Garde-toi de montrer tes pleurs, ton désespoir;
« Ils viendront dans tes yeux épier ta pensée,
« Ah! frémis de tomber vivante en leur pouvoir!

« Ou bientôt, loin de lui, par son ordre enchaînée,
« Il te faudra subir leurs secours inhumains :
« Au fond d'un noir cachot tu te verras traînée,
« Et des anneaux de fer déchireront tes mains.
« Alors je t'apprendrai comment, dans le silence,
« On peut de ses tyrans tromper la vigilance.
« Mais le ciel en courroux, à ton cœur agité
« Ne rendra pas le calme avec la liberté.
« En vain ce cœur flétri gardera l'innocence,
« Chacun dans tes regrets croira voir des remords;
« La prière, sur toi, n'aura plus de puissance;
« En proie aux noirs soupçons, aux furieux transports
« Tu deviendras cruelle en ta douleur amère;
« Tu verras sans pleurer les larmes de ta mère;
« Ingrate, quand tes soins devraient la secourir,
« Tu lui répéteras toujours : « Je veux mourir!...
« Oui, mourir.... » — A ces mots, interdite, égarée,
Par un objet lointain sa vue est attirée;

De son sein palpitant part un cri douloureux....
Ah! combien révoltée à cet aspect affreux,
Je haïssais l'auteur de ce fatal délire!...
J'aurais voulu savoir son nom pour le maudire!
Mais en plaignant ces maux plus cruels que la mort,
Je me souvins d'Alfred, et je bénis mon sort;
A ses soins, son amour, mon ame accoutumée,
Sentit plus vivement le bonheur d'être aimée.

En cet instant, l'enfant dont je guidais les pas
S'écria : « c'est Alfred! et courut dans ses bras. »
« Alfred!... » redit alors une voix déchirante;
Et soudain, à mes pieds, elle tomba mourante,
Celle dont malgré moi j'avais fait le malheur.
Le rire fit trembler ses lèvres sans couleur;
Et des larmes de sang rougirent sa paupière.
Son corps resta sans vie, étendu sur la pierre;

Les soins même d'Alfred ne purent la sauver;
Et mes rêves d'amour venaient de s'achever.
J'avais lu mon destin sur ce pâle visage....
Alfred a confirmé cet horrible présage;
Et, bientôt, subissant la même trahison,
Pour souffrir plus encor, j'ai gardé ma raison!...

Paris, mai 1826.

LE RETOUR.

LE RETOUR.

Epître

A ma Soeur Madame la Comtesse O'Donnell.

❀

Puissé-je faire dire à la postérité
Qu'en vantant mon pays je ne l'ai point flatté!
CASIMIR DELAVIGNE, *les Comédiens.*

❀

Salut! champs paternels, salut! terre féconde,
Dont la brillante gloire étonne encor le monde!
Salut! nobles et vieux remparts,
Temple du goût, pays cher aux beaux-arts,
Où l'esprit est léger, la science profonde;
Où, sous le voile ingénieux

D'un trait comique et d'un refrain joyeux,
La sévère raison se cache avec adresse;
Où le cœur, éclairé par un art gracieux,
Sans passer par l'ennui, parvient à la sagesse;
Où l'amour est exempt d'une jalouse ardeur,
Où le courage est sans rudesse,
Et la tendresse sans fadeur!
Salut! castels, berceau de la chevalerie;
Opulentes cités dont les peuples divers
Honorent à la fois l'élégante industrie;
Qui, portant vos trésors au bout de l'univers,
Régnez sur le caprice et la coquetterie!
Salut! montagne d'or, pampres dont la saveur
Enivre tour-à-tour l'érudit de Toscane,
Les sages d'Albion, le Sarmate rêveur,
Et quelquefois aussi le Musulman profane!
Salut! vieilles forêts, refuge du berger!
Vous, qu'en vain je cherchais pendant les jours d'orage,

Couvrez encor de votre épais ombrage
Mon front bruni sous un ciel étranger.
Et vous, fleuves d'azur, réfléchissez ma joie !
Au moment du retour, que votre aspect est doux!
Qu'avec grace à mes yeux la Saône se déploie!
Du Rhône impétueux que j'aime le courroux!
Que j'aime ces vallons où serpente l'Isère!
Pourtant je les ai vus, ces rivages si beaux,
Où le Tibre immortel coule entre des tombeaux;
J'admirai de ses bords la superbe misère.
Mais les flots sablonneux de ce fleuve agité
De nos fleuves rians n'ont pas la pureté :
Ce torrent, qu'à ses pieds l'Apennin voit descendre,
Et que Rome adora dans ses tems fabuleux,
Semble, dans son cours orgueilleux,
Des empires détruits rouler encor la cendre.

Heureuse France, ô pays adoré,
A des bords enchanteurs, toi que j'ai préferé,
Belle patrie, amour de mon jeune âge,
Depuis l'instant de mes tristes adieux
Ton souvenir m'a suivie en tous lieux.
C'est lui qui présidait à mon pélerinage;
Chaque objet à mes yeux venait le retracer:
Ton nom, gravé partout, triomphait de l'absence,
Et de mon cœur, fidèle à ta puissance,
Rome enfin n'a pu t'effacer.

Eh! comment t'oublier sur cette noble terre,
De nos guerriers vainqueurs autrefois tributaire,
Quand tes fils, des Romains égalant les travaux,
Ont paré leurs états de monumens nouveaux:

Quand, des Alpes brisant la couronne glacée,
Nos soldats, que suivait la victoire empressée,
Frayant vers l'Italie une route à son char,
Ont aplani ces monts qu'avait gravis César [a]!

Là, sont inscrits les faits que la valeur enfante;
Là, tout parle de nous: modèle de vertu,
Sur les bords du Tésin, Bayard a combattu;
Ravenne de Gaston vit la mort triomphante;
Nos vieux exploits, Milan se les rappelle aussi,
Et ses remparts tombés nomment Montmorency.

[a] Les jardins publics à Venise; l'arc du Simplon, la *Porta Ticinense*, le cirque, et la façade du dôme à Milan, sont dus aux travaux des Français. La route du Simplon, qui rappelle les plus beaux ouvrages des Romains, fut également entreprise et achevée par eux, dans les premières années du dix-neuvième siècle.

(*Itinéraire d'Italie.*)

Ces lieux ont vu depuis notre vaillante armée
Mériter des Romains l'antique renommée.
Sur ces monts, dans ces champs qu'ils rendirent fameux,
Naguère les Français ont triomphé comme eux;
Et, nous citant déjà, la Muse de l'histoire
S'étonne, en comparant la superbe mémoire
De ces Romains qu'elle aimait à chanter,
Qu'à tant de monumens, de souvenirs de gloire,
Un autre peuple ose ajouter.

Ainsi, dans le passé nos héros se confondent,
D'Arcole et de Zama les échos se répondent;
Ainsi, devant le pont d'Horatius vainqueur,
Lorsque de ce haut fait on vantait la merveille,
Nul sentiment jaloux ne vint troubler mon cœur :
Sur le pont de Lodi j'avais passé la veille.
Un jour, au voyageur racontant nos succès,

De même on vantera l'Horatius français ;
Et de ces ponts rivaux les arches fraternelles,
Se rejoignant dans l'avenir,
Resteront comme un souvenir
De nos deux gloires éternelles.

Combien j'ai ressenti de joie et de fierté,
En voyant les restes antiques
De ce théâtre aux cent portiques,
Qu'aux ravages du tems nous avons disputé !
Ces marbres érigés aux vertus d'un grand homme
Ces temples, les Français les ont rendus à Rome :
Ils ont su retrouver, par leurs constans efforts,
Ce Forum que Trajan consacra par ses fêtes.
Non contens de régner sur ces illustres bords,
Jusqu'au sein de la terre, où dormaient ces trésors,
Ils ont poursuivi leurs conquêtes.

O France! reconnais ton empire sur moi:
J'ai vu Naple... et mes vœux sont encor tous à toi!
Naples, divin séjour, jardin de l'Italie,
Où le palmier grandit sous un constant soleil,
Où l'orgueil se repose, où la gloire s'oublie;
Où, d'un volcan muet redoutant le réveil,
On voit par le danger la paresse ennoblie;
Où, joyeux sans sujet, enivré sans amour,
Agité sans désir et rêveur sans tristesse,
Des vagues mesurant la lenteur, la vitesse,
Une barque lointaine occupe tout un jour;
Où, sous les doux regards de l'objet qu'on adore,
Le bonheur le plus pur s'embellirait encore;
Où l'on souffrirait moins d'un regret douloureux,
Où dans l'exil enfin l'on pourrait être heureux!

Ce séduisant aspect, cette vague existence,
Pouvaient seuls un moment égarer ma constance.
Ah! Je n'en puis douter, l'attrait de ces beaux lieux
Inspira le pouvoir, le charme insidieux,
Vainqueur de ce héros si fier dans les alarmes,
Qui sous le myrte en fleurs laissait rouiller ses armes.
Le Tasse l'avait éprouvé
Ce pouvoir qui, régnant sur un cœur captivé,
Rend l'amour indomptable et la valeur timide,
Et c'est Naples qu'il a rêvé
Dans les enchantemens d'Armide.

C'est non loin de ces bords chéris
Sous les orangers de Sorrente,
Au sommet des rochers fleuris
Où vient mourir la vague transparente,
Qu'il traça des plaisirs la peinture enivrante.
J'ai voulu voir le limpide ruisseau
Dont la Nymphe aujourd'hui le pleure.
J'ai visité la riante demeure
Où, sous les verts lauriers, fut placé son berceau
Et de tant de beautés la superbe harmonie,
Ce Vésuve, ces mers, ce ciel éblouissant
Que ses premiers regards bénirent en naissant,
M'ont expliqué l'éclat de son génie.
Mon ame, en l'admirant, fut jalouse une fois
De la fière Italie où retentit sa voix;

Mais, cessant d'envier ce fils qu'elle déplore,
Et qu'un funeste amour à la gloire immola,
J'invoquai les talens dont la France s'honore,
Et mon orgueil se consola!
Je me souvins que, dans le cachot sombre
Où j'allais à Ferrare implorer sa grande ombre,
J'avais lu le nom si vanté
Du poète français cher à la liberté,
Qui joint, noble héritier du chantre d'Athalie,
La lyre de Tyrtée au masque de Thalie *.
Puis, tournant mes regards vers ces îles d'azur
Qu'en ses chants célébra l'heureux amant d'Elvire,
Mon cœur se rappela son sublime délire,
Sa piété si tendre et son amour si pur.
Par les derniers adieux de celle qui l'inspire,

* Le nom de M. Casimir Delavigne est inscrit sur le mur de la prison du Tasse, à Ferrare, auprès de celui de Lord Byron.

TAYLOR INST. OXFORD

Là tout semble encore animé;
Et de la nuit le souffle parfumé,
Le doux frémissement des voiles du navire,
L'écho de leurs accens comme autrefois charmé,
Tout ce qui chante, aime et soupire
Redit encore : « Ils ont aimé* ! »

Oui, même dans les arts où l'Italie est reine,
Nous obtenons ses suffrages flatteurs;
Du savant troubadour des rives de la Seine

* Tout le monde connaît la méditation poétique de M. de Lamartine qui finit par ces vers :

« Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
« Que les parfums légers de ton air embaumé,
« Que tout ce qu'on entend, l'on voit, ou l'on respire
« Tout dise : Ils ont aimé ! »

Elle applaudit les accords enchanteurs *.
S'il fut un tems où les rivaux d'Apelle
Venaient chercher des couronnes chez elle,
C'est parmi nous qu'on les brigue aujourd'hui :
Notre école est des arts le modèle et l'appui.
Et ce peintre fameux que Rome avait vu naître **,
Quittant le Capitole et les cieux paternels,
Parmi nos talens immortels
Est venu se choisir un maître.
Les Français, l'arrachant au céleste séjour,
Adoptèrent Psyché dans leur reconnaissance ;
Et voulurent près d'eux enchaîner sans retour
Ce mortel qui, des dieux égalant la puissance,
Sut l'animer comme l'amour.

* L'opéra de *la Dame blanche*, de M. Boïeldieu, traduit en italien, a été représenté l'hiver dernier à Naples, avec le plus grand succès.

** M. Gérard, né à Rome, est élève de David.

Je venais d'admirer ces longs cheveux d'ébène,
Ce regard à la fois sévère et séduisant
De ces beautés, dont le front imposant
Révèle encor la majesté romaine :
Humble pour mon pays, que pouvais-je opposer
A cette gloire héréditaire?
Notre élégance et notre grace à plaire :
Avec ces faibles dons comment rivaliser ?
Mais aux bords de l'Arno quel bruit se fait entendi
Quel char vient de passer sous ces ombrages frais ?
D'une jeune étrangère on vante les attraits *,
L'air noble et gracieux, le regard doux et tendre;

* Madame la duchesse de Guiche était à Florence, au mois de juin dernier.

Pour la voir, les sentiers déjà sont envahis.
On admire son teint, sa blonde chevelure;
Et le bon goût qui règne en sa parure
A dit le nom de son pays.
Cet hommage éclatant vengerait de l'envie.
Un murmure flatteur alors la précéda;
Et bientôt, m'approchant de la foule ravie,
Je reconnus la belle Ida.
A ce brillant succès à peine elle osait croire;
Moi seule en goûtai le plaisir;
Et, toute à la fierté qui venait me saisir,
« Ah! m'écriai-je, encore une victoire! »
Ainsi, mille sujets de nous glorifier,
Dans la noble Italie ont su flatter mon ame,
Depuis le souvenir de notre honneur guerrier
Jusqu'à la beauté d'une femme.

Mon pélerinage est fini.
Je rapporte, ma sœur, de Rome antique et sainte,
L'albâtre d'un tombeau par les siècles jauni,
Des chapelets d'agate et d'hyacinthe,
Quelques vases d'argile, et du laurier béni.
Si pour l'amour l'absence est dangereuse,
L'amitié sait la vaincre et n'en fait point serment;
Et des plaisirs d'un voyage charmant
C'est près de toi que je viens être heureuse.
Ces applaudissemens qui vous sont parvenus,
Ne flattaient que mon espérance;
Pour jouir des succès loin de vous obtenus,
Je les imaginais dans notre belle France:
Tel celui qui, cherchant des arbustes nouveaux,
Dans le doux nom des fleurs met toute sa science,
Sous de lointains climats, brûlant d'impatience,

Rêve dans son pays le prix de ses travaux.
Car il ne jouira des trésors qu'il étale,
Du rameau précieux qu'il vient de conquérir
Sur les rochers déserts de l'île orientale,
Que le jour où, grandi sur la terre natale,
Ses regards le verront fleurir.

Je reviens dissiper le vain bruit qui t'alarme;
De ces beaux lieux, ma sœur, j'ai senti tout le charme:
Mais loin de mon pays, sous les plus doux climats,
Un superbe lien ne m'enchaînera pas.
Non : l'accent étranger le plus tendre lui-même,
Attristerait pour moi jusqu'au mot : je vous aime.
Un sort brillant, par l'exil acheté,
Comblerait mes désirs!... Ma sœur n'a pu le croire.
D'un plus noble destin mon orgueil est tenté :

Un cœur, qu'a fait battre la gloire,
Reste sourd à la vanité.
Ce bonheur dont l'espoir berça ma rêverie,
Nos rivages français pouvaient seuls me l'offrir.
J'ai besoin, pour chanter, du ciel de la patrie :
C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir.
Hélas ! si le malheur finit mes jours loin d'elle,
Qu'on ne m'accuse pas d'une mort infidèle :
Jure de ramener dans notre humble vallon,
Et ma harpe muette et ma cendre exilée.
Ah ! sous les peupliers de notre sombre allée,
Une croix, des fleurs et mon nom,
Charmeraient plus mon ombre consolée,
Qu'un magnifique mausolée
Sous les marbres du Panthéon.

NOTES.

NOTES.

PAGE 65, VERS 10.

J'admirai de ses bords la superbe misère.

Je ne sais pas si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : *Venient tibi duo hæc subitò in die unâ, sterilitas et viduitas.* Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne; quelques traces desséchées des

torrens de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'une onde qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres; mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons; je m'en approchais, et ce n'étaient que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil : quelquefois, sous ces moissons stériles, vous distinguerez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvemens champêtres; point de mugissemens de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitans; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

. . . . . .

Vous croiriez peut-être, d'après cette description, qu'il n'y a

rien de plus affreux que les campagnes romaines? Vous vous tromperiez beaucoup; elles ont une inconcevable grandeur ....

Si vous les voyiez en économiste, elles vous désoleraient, sans doute; mais si vous les contempliez en artiste, en poète, et même en philosophe, vous ne voudriez peut-être pas qu'elles fussent autrement. L'aspect d'un champ de blé ou d'un coteau de vigne ne donnerait pas à votre ame d'aussi fortes émotions, que la vue de cette terre dont la culture moderne n'a pas rajeuni le sol, et qui est, pour ainsi dire, demeurée antique comme les ruines qui la couvrent.

(M. DE CHATEAUBRIAND. *Lettre à M. de Fontanes.*)

PAGE 67, VERS 7.

Sur les bords du Tésin, Bayard a combattu;

Bayard a fait plusieurs campagnes en Italie, sous Louis XII et sous François Ier. Il défendit seul, contre les Espagnols, un pont sur le Garigliano, décida la victoire d'Agnadel, contribua à celle de Marignan, et mourut, près de Romagnano, dans ce Milanez qui avait été le théâtre de ses principaux faits d'armes.

PAGE 67, VERS 8.

Ravenne de Gaston vit la mort triomphante;

Gaston de Foix, surnommé *le foudre de l'Italie*, fut tué à la bataille de Ravenne, en achevant la déroute de l'armée espagnole, le jour de Pâques, 11 avril 1512.

PAGE 67, VERS 10.

Et ses remparts tombés nomment Montmorency,

Les Suisses, qui servaient sous les murs de Milan, dans l'armée de Lautrec, en 1522, se soulevèrent et déclarèrent qu'ils voulaient se retirer, si on refusait de les payer, ou de les mener à l'ennemi. Le connétable, Anne de Montmorency, alors leur colonel-général, n'ayant pu changer cette résolution, se mit à leur tête, attaqua le château de la Bicoque, jusqu'alors réputé imprenable, et s'en empara.

PAGE 68, VERS 12.

Ainsi, devant le pont d'Horatius vainqueur,

On montre encore à Rome, au pied de l'Aventin, et au milieu du cours du Tibre, les ruines du pont sur lequel Horatius Coclès arrêta l'armée de Porsenna.

PAGE 69, VERS 15.

Jusqu'au sein de la terre, où dormaient ces trésors,
Ils ont poursuivi leurs conquêtes.

Le mur qui soutient les ruines du Colisée, le déblaiement du Forum de Trajan, la réparation de plusieurs obélisques, et quelques autres travaux, que le pape Pie VII a consacrés de son nom, ont été achevés par les Français.

PAGE 72, VERS 1.

C'est non loin de ces bords chéris,
Sous les orangers de Sorrente,

On voit, à Sorrente, la maison qu'habita le Tasse, et où sa sœur le recueillit après ses malheurs. On montre aussi, dans un enclos d'orangers et de lauriers, l'emplacement de la maison où il est né.

PAGE 76, VERS 3.

De ces beautés, dont le front imposant
Révèle encor la majesté romaine:

La beauté des femmes de Rome est un autre trait distinctif: elles rappellent, par leur port et leur démarche, les Clélie et

les Cornélie; on croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas, descendues de leur piédestal, et se promenant autour de leurs temples.

(M. DE CHATEAUBRIAND. *Lettre à M. de Fontanes.*)

PAGE 80, VERS 14.

Qu'un magnifique mausolée
Sous les marbres du Panthéon.

On voyait à Rome, il y a peu de temps encore, dans l'intérieur du sanctuaire du Panthéon, les monumens de Raphaël et d'Annibal Carrache et les bustes des poètes et des artistes les plus distingués, tels que ceux de Métastase, Vinkelmann, Angélique Kaufmann et d'autres plus mordernes encore, que le pape Pie VII a fait transporter au Capitole.

(CHARLES FEA. *Description de Rome.*)

Le Malheur
D'ÊTRE LAIDE.

Le
MALHEUR D'ÊTRE LAIDE.

Elégie

Oh! j'étais belle alors!...

VICTOR HUGO. *La Fille d'Otaïti.*

En vain sur mon malheur Alfred veut me tromper,
Aux torts qu'il se reproche il ne peut échapper;
En vain il se promet de me rester fidèle;
Sa tristesse me dit que je ne suis plus belle.
Hélas! son inconstance est peinte en ses regrets.
Depuis qu'un mal affreux a dévasté mes traits,

Dans mes yeux autrefois embellis par mes larmes,
La douleur elle-même a perdu tous ses charmes.
L'orgueil de mon amour est détruit pour jamais,
Et je crains les regards de celui que j'aimais!
Pourquoi ses tendres soins m'ont-ils rendu la vie?
Dans la tombe du moins la beauté m'eût suivie;
La mort ne m'aurait point enlevé son amour,
J'aurais charmé ses yeux jusqu'à mon dernier jour,
Et, rendant à ma cendre un douloureux hommage,
Son cœur serait resté fidèle à mon image!

Maintenant il s'épuise en sermens superflus
Pour exprimer encor l'amour qu'il ne sent plus.
Sans espoir de bonheur, sans trouble, sans ivresse,
C'est dans ses souvenirs qu'il cherche sa tendresse,
Et triste lorsqu'il veut m'admirer aujourd'hui,
Ses yeux sur mon portrait se fixent malgré lui.

Pour être plus sincère, en sa pitié touchante,
Il dit que je suis bonne, et que ma voix l'enchante.
Quand, des soins d'une amie implorant la douceur,
Je repose mon front sur le sein de ma sœur,
Il sourit tendrement, il nous regarde ensemble,
Et dit, pour me flatter, que ma sœur me ressemble.
Mais celle qui garda ses attraits séduisans,
Et celle qui, mourante à la fleur de ses ans,
A vu s'évanouir une beauté trop chère,
Ne se ressemblent plus qu'aux regards d'une mère.

En vain la mienne aussi cherche à me rassurer,
Et des mêmes atours veut encor me parer,
Sa ruse ne saurait tromper celui que j'aime,
Et pour lui seul, hélas! je ne suis plus la même!
Ah! puisque son bonheur n'est plus en mon pouvoir,
Qu'une autre l'accomplisse!... et je saurai le voir!

Qu'il lui porte ces fleurs, ces voiles d'hyménée,
Cette blanche couronne à mon front destinée,
Oui... de ma jeune sœur, qu'il devienne l'époux,
Qu'elle rende la joie à ses regards si doux,
Et qu'Alfred, dégagé de sa foi généreuse,
Oublie en l'admirant que je suis malheureuse!

Paris, le 19 janvier 1826.

LA TENTATION.

LA TENTATION.

●●●●●

MAGDELEINE,

Chant septième.

Lui montrant tous les royaumes du monde et toute la pompe qui les accompagne, le diable lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant devant moi, vous m'adorez.

SAINT MATHIEU, ch. IV, v. 8.

L'Archange réprouvé, le prince des ténèbres,
Satan, a disparu des royaumes funèbres.
Par son ordre infernal, les démons conjurés
S'apprêtent à servir ses projets ignorés.
Le Démon de l'amour commande en son absence;
A son maître il répond de leur obéissance.

De ses nouveaux desseins lui seul est averti :
Il sait que sous les traits de Joseph converti,
Satan va ressaisir son infidèle proie;
Malgré tous les moyens que sa ruse déploie,
A son but, sans l'amour, il ne peut parvenir :
L'enfer est moins puissant qu'un tendre souvenir!
Il faut, pour enchaîner ce cœur que Dieu réclame,
D'un criminel amour ressusciter la flamme.

Le soleil embrasait la montagne d'Hébron.
Sur les bords désolés de l'antique Cédron,
Le pénitent Joseph conduisait Magdeleine.
Tous deux se dirigeaient vers la rive lointaine,
Où Jésus, disait-il, avait porté ses pas.
Le torrent, à leurs pieds, roulait avec fracas.
La terre était sans ombre et le ciel sans nuage.
Des remparts écroulés encombraient leur passage.

Déjà, par des sentiers à l'Arabe inconnus,
Après de longs détours, tous deux sont parvenus
Au bord de cette mer que la mort a nommée,
Que des flots d'un volcan l'Éternel a formée;
Qui, s'ouvrant à sa voix comme un vaste cercueil,
Des coupables cités anéantit l'orgueil.
De leurs murs foudroyés un débris vit encore;
Et ce reste maudit que tout un peuple abhorre,
Que la foudre et le tems n'ont pas même effacé,
Semble un vivant remords des crimes du passé.
L'aspect de ce désert remplit l'ame de crainte.
Là, du courroux vengeur la nature est empreinte.
En vain le chamelier, aux rayons du matin,
Cherche pour se guider quelque palmier lointain;
Des rochers ferment seuls cet horizon immense;
Mais après les rochers le désert recommence.
Les vents n'agitent point le lac silencieux,
Et son onde jamais ne réfléchit les cieux.

Nul monstre de ses flots ne brave l'amertume;
Son rivage est couvert de cendre et de bitume.
Jamais sur cette mer, sans fanal et sans port,
Un vaisseau n'a vogué. Partout règne la mort.
Comme l'onde, à ses lois, la terre est asservie,
Pas même un cri plaintif n'y rappelle la vie.
Le vautour, sans espoir d'un abri bienfaisant,
Pour fuir ces lieux d'horreur, hâte son vol pesant.
Nul chasseur n'y poursuit la gazelle sauvage.
Nulle herbe ne grandit sur le triste rivage;
De mortelles vapeurs viennent l'envelopper,
Et le reptile impur dédaigne d'y ramper.

Dans ce séjour de deuil, Magdeleine inquiète
Cherchait à triompher d'une terreur secrète.
Les regards de Joseph l'alarmaient; et sa voix
Semblait émue encor du trouble d'autrefois.

On eût dit qu'il voulait, réveillant sa tendresse,
D'un bonheur expié lui rappeler l'ivresse.
Tantôt il se plaignait; il devenait rêveur,
Et Magdeleine en vain lui parlait du Sauveur.

Mais Joseph, devinant le trouble qui l'agite :
« D'où vient que de mes maux Magdeleine s'irrite?
« Dit-il, et quel danger craint-elle auprès de moi?
« Depuis que de son Dieu j'ai reconnu la loi,
« Par d'impurs souvenirs l'ai-je donc offensée?
« Mes pleurs seuls ont trahi ma brûlante pensée!...

« — Quoi ! reprit Magdeleine, un si beau repentir,
« A la face du ciel, l'osez-vous démentir !

« Vous, dont la piété nous servait de modèle,
« A la loi de Jésus seriez-vous infidèle?
« Vos vertueux sermens les avez-vous trahis?

« — Non, répondit Joseph, à Dieu seul j'obéis :
« Ma tendresse ne peut exciter sa colère;
« Lui-même l'inspira : de la foi qui t'éclaire
« Le céleste flambeau m'embrase en me guidant;
« Mon amour épuré n'en est que plus ardent.
« Mes pleurs sont moins amers quand tes pleurs y répondent;
« Dans la même ferveur nos ames se confondent,
« Et je sens que le ciel, loin de nous en punir,
« Dans notre amour pour lui veut encor nous unir. »

Magdeleine abusée entendit sans alarme
Ces profanes discours, pleins de ruse et de charme;

Et ne soupçonna plus dans ses rêves pieux,
Qu'on voulût la tromper en lui parlant des cieux.
Mais hélas! le danger n'a rien qui nous repousse:
La voix qui nous égare est souvent la plus douce;
Et toujours, empruntant un langage sacré,
Du prisme des vertus le crime s'est paré.
Tout ce qui peut séduire une ame généreuse:
D'une fausse candeur la grace dangereuse,
Ces plaintes, ces transports aussitôt réprimés;
Et ces coupables vœux, avec art exprimés;
Ces mots d'amour, voilés sous un langage austère;
Ce courroux médité qui semble involontaire,
Et ces perfides pleurs versés pour nous toucher,
Dont on sait le pouvoir et qu'on feint de cacher;
Tous ces moyens puissans, ravis à la tendresse,
Joseph les employa dans sa perfide adresse.
« Va, dit-il, cet amour que tu combats en vain,
« Du ciel qui nous attend est le gage divin;

« Sans lui, que deviendrait la prière elle-même?
« On n'implore les cieux que pour l'être qu'on aime;
« Si l'on veut mériter le céleste séjour,
« C'est pour y retrouver l'objet de son amour :
« Ah ! de la piété ma tendresse s'augmente;
« Et, fier de me soumettre à cette loi charmante,
« J'adore l'Éternel qui, m'ordonnant l'espoir,
« Du bonheur le plus grand nous a fait un devoir!
« Oh! rends-moi ce bonheur, et bravant les obstacles,
« Tu verras mon amour enfanter des miracles.
« Jésus, qui du Seigneur nous transmit les décrets,
« N'est pas seul confident des merveilleux secrets.
« Si l'auréole en feu rayonne sur sa tête,
« Si sa voix sur les eaux commande à la tempête,
« Comme lui revêtu d'un pouvoir généreux,
« Je puis rendre la vie à ce désert affreux :
« Je puis couvrir ce lac d'éblouissantes voiles,
« Et ramener le jour à l'heure des étoiles.

« Ces palais qu'autrefois Ségor vit s'engloutir,
« De leurs débris épars, regarde-les sortir!
« Oui, pour t'y voir régner, je puis créer un monde! »

Il dit; et sur les bords de cette mer immonde,
Tout-à-coup reparut la superbe cité.
Ses remparts du désert fermaient l'immensité.
La terre s'ébranla, les sables s'entr'ouvrirent,
Et de palmiers en fleurs les rochers se couvrirent.
On vit croître à leurs pieds, l'aloës, le nopal,
Et la vigne enivrante et le pommier fatal.
D'un foyer souterrain la flamme éblouissante,
Imitant les rayons de l'aurore naissante,
Jetait sur la nature un éclat emprunté.
Des navires paraient le lac ressuscité :
Ses flots, que Dieu ternit au jour de sa justice,
Réfléchissaient alors l'azur d'un ciel factice.

Les sables se changeaient en humides gazons;
Confondant les climats, les heures, les saisons,
A l'iris se joignait la cassie embaumée,
La bruyère du nord au lis de l'Idumée;
Et l'oranger, déjà couvert de ses fruits d'or,
De sa pudique fleur s'embellissait encor.
Les agneaux, attirés par la fraîcheur de l'herbe,
Sans crainte, bondissaient près du lion superbe.
Mille fleurs s'échappaient des cailloux entr'ouverts.
Mille insectes de feu, soudain nés dans les airs,
Agitant les rayons de leurs ailes brillantes,
Semblaient aux yeux surpris des étoiles volantes.
Des parfums inconnus, des accords ravissans,
D'une vague langueur enivraient tous les sens.
Les oiseaux qu'éveillait l'infernal météore
Saluaient par leurs chants une trompeuse aurore.
Aux ordres de Satan accouraient à la fois
Et l'oiseau des combats et le chantre des bois;

Le faucon, la terreur des timides gazelles;
Le cygne déployant la neige de ses ailes;
L'oiseau de l'ironie, au ramage indiscret;
Et l'oiseau de l'orgueil que Satan préférait.
Seuls, il n'évoqua point l'aigle, ni la colombe,
Symboles consacrés! Là, son pouvoir succombe:
Imprimant à son œuvre une fausse grandeur,
Satan peut du soleil imiter la splendeur,
Mais Dieu seul, de l'enfer détrônant la puissance,
Peut créer le génie et donner l'innocence!

Interdite, éblouie à ce brillant aspect,
Non, pensait Magdeleine, avec un saint respect
Du pouvoir de Satan, de sa jalouse rage,
Un miracle si beau ne peut être l'ouvrage.
Elle cherchait celui qui ranimait ces lieux....
Mais ce n'est plus Joseph qu'ont retrouvé ses yeux;

Satan se montre alors dans sa beauté première,
Superbe, étincelant de gloire et de lumière,
Des rayons s'échappaient de ses cheveux épars.
Le charme du sourire et le feu des regards,
Tout ce que le génie en son art imagine,
Tout révélait en lui sa céleste origine.
L'ingrat! cette splendeur dont il est entouré
Prouve encor malgré lui que Dieu l'a préféré:
Sa beauté, son éclat, sa puissance elle-même,
Sont les dons de celui que sa bouche blasphême,
Divins restes de gloire, angélique trésor,
Que pour nous éprouver le ciel lui laisse encor!

Magdeleine, n'osant pénétrer ce mystère,
Crut voir l'ange de Dieu descendu sur la terre.
Mais elle s'étonnait, dans son aveugle foi,
Qu'un être si charmant inspirât tant d'effroi.

Lorsqu'enfin par ces mots, Satan se fait connaître :

« De ce monde nouveau que tes yeux ont vu naître,

« De tant de nations prêtes à t'adorer,

« Sois Reine; et de mes dons laisse-moi te parer.

« Mon trône t'appartient; ma couronne immortelle

« Sur ton front pénitent me semblera plus belle.

« Ce ciel, qu'un Dieu jaloux m'a fermé sans retour,

« Je puis le retrouver encor dans ton amour!

« Viens de mes longs malheurs éteindre la mémoire;

« Viens en la partageant légitimer ma gloire.

« Oui! Satan est vaincu : pour la première fois,

« Au ton de la prière il abaisse sa voix;

« Lui qui brava le ciel, t'invoque, te supplie....

« Et l'Ange de l'Orgueil devant toi s'humilie! »

En vain de l'Éternel, qu'outragent ces discours,

Magdeleine à genoux implore le secours :

Le Démon, secouant la flamme de ses ailes,
Comme une pluie ardente, un millier d'étincelles
Vient, autour de sa tête arrondissant leurs feux,
D'une couronne d'or parer ses blonds cheveux.
Mais à peine des rois la parure éclatante
A-t-elle ceint le front de l'humble pénitente
Qu'elle sent, par l'effet de ce présent fatal,
Sa raison s'égarer sous le bandeau royal.
Dieu le prouvait ainsi : quand le crime la donne,
Un délire mortel s'attache à la couronne !
Magdeleine a perdu ses souvenirs pieux.
La splendeur qui l'entoure a fasciné ses yeux :
En vain elle veut fuir, et d'une main tremblante
Arracher de son front la couronne brûlante.
Elle voudrait, s'armant d'un reste de ferveur,
Conjurer l'ennemi par le nom du Sauveur ;
Inutiles combats, sa voix déjà parjure
Répète des sermens que tout son cœur abjure.

Elle invoque le ciel par des vœux superflus....
Ses deux mains, pour prier, ne se rejoignent plus!
Sur ses esprits troublés la foi perd son empire,
Et le nom du Sauveur sur ses lèvres expire!

A l'aspect de ses pleurs et de ses vains efforts,
Déjà s'abandonnant à d'horribles transports,
Satan la poursuivait de son regard avide;
Tout l'Enfer souriait sur sa bouche livide.
Le criminel espoir dont il est agité
Altérant de son front l'héroïque beauté,
C'est alors que l'on vit, par un affreux mélange,
Le rire d'un Démon dans les traits purs d'un Ange.
Satan croit triompher; mais le ciel est l'appui
De la foi qu'il éprouve et qui combat pour lui:
Dieu compte nos efforts; sa bonté ne délaisse
Que l'ame sans vertu qui chérit sa faiblesse.

De Magdeleine il voit le courage impuissant;
Et répandant l'alarme en un cœur innocent,
Il guide Séphora vers la sainte fontaine
Où la vierge Marie attendait Magdeleine.
« Cesse de t'affliger, dit-elle avec douceur
« A l'enfant qui pleurait en appelant sa sœur,
« Hâte-toi, prends ce voile, et gravis la montagne,
« Va, ne crains nul danger, l'Esprit saint t'accompagne. »
L'enfant suit des rochers le sentier périlleux,
Et ses bras sont armés du gage merveilleux :
De ce voile, doué d'un pouvoir qu'elle ignore,
Par les Anges tissu, qu'au ciel même on adore;
Qui, rendant à l'amour sa première candeur,
Sur un coupable front ramène la pudeur.
Elle marche, et la foi rend son pas intrépide.
Parvenue au sommet de la montagne aride,
D'un spectacle effrayant ses regards sont frappés;
Dans le vallon, au pied des rochers escarpés,

Elle voit Magdeleine à son délire en proie;
Un Démon la menace.... A son affreuse joie
L'enfant a deviné l'ennemi des humains.
Le voile merveilleux s'échappe de ses mains....
Il tombe... et, dirigé par un pouvoir suprême,
Éteint sous ses longs plis l'infernal diadême.
O miracle divin! secours inespéré!
Magdeleine déjà sous cet abri sacré,
Ne craint plus du Démon l'impuissante furie.
Satan a reconnu le voile de Marie:
D'asservir Magdeleine il a perdu l'espoir,
C'en est fait... cette égide a détruit son pouvoir.
Il fuit... la terre tremble... Alors s'ouvre l'abîme
Où l'enfer attendait sa nouvelle victime;
Le démon redescend dans l'empire enflammé,
Et bientôt sur lui seul le gouffre s'est fermé.
La mort reprend ses droits sur la terre maudite,
Le désert reparaît. Magdeleine interdite

A vu s'évanouir le miracle imposteur;
Et son front, recouvert du voile protecteur
Que le souffle divin sur elle fit descendre,
De son royal bandeau ne gardait que la cendre.

Ainsi, pour abaisser la fierté des ingrats,
Dieu sait de son pouvoir armer un faible bras:
De cette lutte horrible, où l'ennemi du monde
Épuisa les trésors de sa rage féconde,
Que fallut-il à Dieu pour sortir triomphant?..
Le voile d'une vierge et les pleurs d'un enfant!

Paris, juin 1826.

NOTES.

NOTES.

PAGE 99, VERS 7.

De leurs murs foudroyés un débris vit encore;

Cherchant sur le rivage de la Mer-Morte les vestiges des villes coupables, je vis en effet des restes de murailles, ceux d'une tour et quelques colonnes.

(Le Comte de Forbin. *Voyage dans le Levant*, p. 101.)

PAGE 99, VERS 12.

Là, du courroux vengeur la nature est empreinte.

La vallée, comprise entre les deux chaînes de montagnes, offre un sol semblable au fond d'une mer depuis long-tems retirée: des

plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvans et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit.

. . . . . .

Tels sont les lieux fameux par les bénédictions et par les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain; ce lac est la Mer-Morte; elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever.

(CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, tom. II, pag. 175.)

NATALIE.

NATALIE.

A Mademoiselle Natalie Potocka.

A nostre première rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneux, si obligez entre nous, que rien dès-lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre.

(Montaigne, chap. *de l'Amitié.*)

Elle m'est apparue au milieu d'une fête,
Comme l'être idéal que cherche le poète,
Comme cet ange ami dont on connaît la voix,
Et qu'un songe pieux me fit voir autrefois.
A son regard céleste, à sa grace ingénue,
A sa douce langueur mes yeux l'ont reconnue.
Dès-lors je pressentis combien j'allais l'aimer.
Pour elle un vague effroi vient aussi m'alarmer.

« Ah! pourquoi, m'écriai-je en ma pitié profonde,
« Descend-elle des cieux pour habiter ce monde?
« Des maux que la jeunesse espère en vain braver,
« Si du moins ma raison pouvait la préserver!
« Si ma tendre amitié, nos soins, ma confiance,
« Pouvaient à sa candeur servir d'expérience! »
Ces vœux que je formais, je les vois s'accomplir;
Je vois mes tristes jours par elle s'embellir.
Pour ne pas l'affliger des chagrins qu'elle ignore,
Au bonheur, aux sermens, je feins de croire encore.
Mélange séduisant d'enfance et de raison,
Ne sachant que les noms d'amour, de trahison,
Son ame, empreinte encor d'une essence divine,
Ne veut pas croire au mal que son esprit devine.
Je saurai, prolongeant cette trop douce erreur,
Des dangers prévenus lui sauver la terreur.
Oui! le noble intérêt que son destin m'inspire,
Doit sur son jeune cœur m'assurer quelque empire.

Cette lyre et ces vers qu'elle daigne envier,
J'éprouve un nouveau charme à les lui dédier.
De tout ce qui l'émeut mon ame est attendrie.
Elle seule est l'objet de ma coquetterie :
Lorsque sur son beau front, languissamment penché,
Par la brise du soir un ruban détaché
Dérange en la voilant sa blonde chevelure,
Quelque chose me gêne et manque à ma parure.
Loin d'envier son sort, sa touchante beauté,
De ses moindres succès mon orgueil est flatté ;
Je les vois, les prédis, je les partage même,
Et je me sens rougir si l'on me dit qu'on l'aime.
Enfin mon cœur renaît pour mieux guider le sien,
Son brillant avenir a remplacé le mien ;
Et trouvant dans ses vœux une source nouvelle,
Mes rêves de bonheur recommencent pour elle.

Rome, 27 janvier 1827.

SUR

LE RETOUR DES ROMAINS

CAPTIFS A ALGER

DÉLIVRÉS PAR LE ROI DE FRANCE.

SUR LE RETOUR

DES ROMAINS CAPTIFS A ALGER

Délivrés par le roi de France.

Non loin de ce désert qui jadis fut Carthage,
Des chrétiens languissaient dans la captivité;
Dignes du nom romain, leur plus bel héritage,
Ils préféraient la misère et l'outrage
A la honteuse liberté
Dont le parjure est le prix détesté.

Sans crainte, dans leur cœur la foi s'est maintenue;
Du glaive musulman ils attendaient la mort.
Mais le Dieu des martyrs eut pitié de leur sort;
Au rivage français leur plainte est parvenue;
Par un roi bienfaisant ils seront délivrés,
Les malheurs qu'il connaît sont déjà réparés.

Bientôt son pavillon sur les mers se déploie,
Et par lui les captifs sont rendus à la joie.
Mais ce n'est point assez d'avoir brisé leurs fers;
Il faut encore aux yeux, qui pleuraient leur absence,
Cacher les maux qu'ils ont soufferts.
Tout Français veut sa part dans leur reconnaissance;
Rome ne verra point ses nobles prisonniers
Revêtus des lambeaux d'un cruel esclavage;
C'est parés des bienfaits de nos braves guerriers,
Qu'ils salueront leur antique rivage.

Ils viennent, et des chants annoncent leur retour.
O vous, dont la patrie est le premier amour,
Français, dont les beaux noms sont unis à sa gloire,
Vous qui la dotez chaque jour
D'un chef-d'œuvre ou d'une victoire,
Pour elle recueillez ces hommages lointains,
Pour elle allez prier sous la sainte coupole,
Et soyez fiers d'entendre les Romains
Crier : *Vive la France*, au pied du Capitole!

Rome, 12 décembre 1826.

LA PASSION

DE

N. S. JÉSUS-CHRIST.

LA PASSION

DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

MAGDELEINE.

Chant neuvième.

*

Je vous salue, ô Croix adorable, inondée du sang de Jésus-Christ, qui avez été témoin de ses divines souffrances, et dépositaire de ses dernières paroles !..

(Hymne, *Fête de susception de la croix.*)

O martyre divin, supplice rédempteur,
Sceptre du Tout-Puissant, Arbre dominateur
Dont Dieu même jeta la racine féconde;
Étendard glorieux qui gouverne le monde,

Symbole consolant, Croix sainte! noble don,
Garant universel du céleste pardon!
Ton signe révéré, gage de délivrance,
Prodigue à tous les maux des trésors d'espérance.
La crainte et le bonheur t'invoquent tour-à-tour.
Le soir, du pélerin tu guides le retour;
Tu deviens dans nos camps, au jour de la victoire,
La parure du brave et le prix de la gloire.
Le crime, en ses remords, vient t'arroser de pleurs,
Et la vierge au front pur te couronne de fleurs.
Tu consoles les rois quand leur trône succombe,
Et du pauvre oublié tu protèges la tombe!
Ah! puissent tes bienfaits s'étendre jusqu'à moi!
A mes pieux accords inspirés par la foi
Que l'orgueilleux s'abaisse et l'incrédule espère,
Qu'ils rendent, malgré lui, l'hypocrite sincère!
J'ose chanter le Christ et ses tourmens humains;
Soutiens la harpe sainte en mes tremblantes mains;

Fais que dans mes récits, déguisant leur faiblesse,
La parole de Dieu conserve sa noblesse!
Pour raconter la mort qui sauva l'univers,
Fais que l'Esprit divin se révèle en mes vers,
Et que, douant ma voix de force et d'harmonie,
L'ardente piété me serve de génie!

L'exilant parmi nous sur la terre des pleurs,
Dieu choisit pour son fils les plus nobles douleurs:
Son ame par l'amour ne fut pas attendrie,
Mais il perdit Lazare et pleura sa patrie;
Il vit ceux qu'il sauva de sa gloire jaloux;
D'une amitié trompée il souffrit comme nous;
Et plus encore, hélas! Bercé par un doux songe,
L'homme d'une promesse ignore le mensonge;
Et long-tems à l'abri des soupçons douloureux,
Tant que vit son erreur du moins il est heureux.

Son cœur, des trahisons écartant la mémoire,
A de nouveaux sermens est toujours prêt à croire;
Il cherche avec ardeur l'ami qu'il a rêvé,
Et chaque fois qu'il aime il dit l'avoir trouvé.
Mais le Sauveur n'a point cette heureuse ignorance,
Sa divinité même ajoute à sa souffrance.
Des maux de l'avenir avant l'heure attristé,
Sur le front du flatteur il lit la vérité;
Il voit sur cette bouche, à l'éloge asservie,
Le parjure baiser qui doit vendre sa vie.
Pierre avait dit ces mots : « Sans crainte, sans effort,
« Dans les fers, dans l'exil, partageant votre sort,
« Seigneur, de vos amis je serai le modèle,
« Quand tous vous trahiraient, je resterais fidèle! »
Pourtant Jésus disait, le voyant endormi :
« Quand le coq chantera, je n'aurai plus d'ami. »
Mais à ces vains sermens le Sauveur s'abandonne;
Ces vices des humains, d'avance il les pardonne,

Et deux fois généreux, déjà prêt à mourir,
Pour mieux les expier, son cœur veut en souffrir.

O superbe Sion! ton destin, tes alarmes,
Il les voit à travers de lumineuses larmes.
« Jérusalem! dit-il, malheur, malheur à toi!
« Bientôt de l'étranger tu subiras la loi;
« Dans tes champs dévastés il dressera ses tentes;
« Tes remparts soutiendront ses enseignes flottantes.
« Tu verras tes enfans, en esclaves soumis,
« Suivre d'un pas honteux le char des ennemis.
« Ils planteront la vigne où ton palais s'élève;
« Au figuier domestique ils suspendront leur glaive;
« Car au sein de tes murs ton Dieu même est venu;
« Il voulait te sauver, et tu l'as méconnu.
« Ingrate, aux nations tu serviras d'exemple,
« Et l'herbe grandira sur les débris du Temple! »

A ce discours on vit, sur son front abattu,
Que les maux de Sion accablaient sa vertu.
Ses yeux divins, du haut de la montagne sainte,
Se fixaient tristement sur la coupable enceinte.
Ainsi le Tout-Puissant, roi de l'immensité,
Choisissant pour berceau la plus humble cité,
S'attachant, comme nous, à la terre natale,
Pleura Jérusalem et sa chute fatale;
Et léguant à nos cœurs ce vertueux orgueil,
Nous apprit à gémir sur la patrie en deuil.
Oui, Jésus l'a prouvé par sa douleur extrême,
L'amour de la patrie est venu du ciel même!

Or la Pâque approchait, et ce jour solennel
Rassemblait dans Sion les enfans d'Israël.
Déjà, du haut des murs qu'un demi-jour colore,
L'oiseau de la victoire a proclamé l'aurore.

Magdeleine, épiant sa naissante clarté,
S'échappe du séjour par Marie habité;
De cette sainte mère épargnant la tendresse,
Seule elle veut souffrir de l'effroi qui l'oppresse.
Elle sait que Judas a livré le Sauveur,
Et l'indignation augmente sa ferveur :
« Ah! dit-elle, s'il faut que sa mort s'accomplisse,
« Que mes regards au moins endurent son supplice,
« Que je l'assiste encore en ce fatal moment! »
Et le peuple, à ces mots, s'étonnait lâchement
En voyant une femme aimer avec courage
Cet homme poursuivi par la haine et l'outrage,
Par la voix du pontife à la mort condamné,
Et que tous ses amis avaient abandonné.

Mais bientôt de Caïphe elle atteint la demeure;
Un homme est sur le seuil... Il se détourne et pleure.

Surprise, elle s'arrête... Elle croit s'abuser...
Puis soudain s'écriant : « Faut-il vous accuser?
« Quoi! Pierre, vous aussi délaissez votre maître?
« Mes yeux, si loin de lui, n'osaient vous reconnaître!

« — Va! pour m'injurier, tu fais de vains efforts,
« Tes reproches amers valent-ils mes remords? »
Dit l'apôtre accablé; « ma lâcheté barbare
« Mérite qu'à Judas ton mépris me compare :
« L'implacable avenir nous confondra tous deux;
« Par l'enfer adopté, Judas, ce nom hideux,
« Va devenir l'égal de lâche, de parjure;
« Et des amis ingrats le mien sera l'injure!
« Disciple du Sauveur qu'on immole aujourd'hui,
« Hier, j'avais juré de mourir avec lui;
« Le mont des Oliviers et sa grotte sonore
« De mes traîtres sermens retentissent encore,

« Tout les redit; moi seul j'ai pu les oublier,
« Moi qu'à sa sainte gloire il voulait allier,
« Moi qu'il avait choisi pour fonder son empire,
« Je fuis, je l'abandonne au moment qu'il expire!
« J'ai renié mon maître, et, pour comble d'affront,
« Son amitié céleste a fait rougir mon front.
« De sa divine main par les fers déchirée,
« A l'heure du secours ma main s'est retirée;
« Par ses bourreaux déjà craignant d'être entendu
« A son dernier adieu je n'ai pas répondu!...
« Déplorant d'un ami l'absence accusatrice
« De ses persécuteurs il me croit le complice;
« Il sait que loin de lui j'ai détourné mes pas,
« Et ses regards mourans ne me chercheront pas.
« Ah! dans quel noir désert, dans quelle solitude
« Cacherai-je ma honte et mon ingratitude?
« Où trouver des tourmens dignes de me punir?
« A peine à mes remords suffira l'avenir.

« Avant que du soleil je perde la lumière,
« Mes pleurs auront creusé ma honteuse paupière,
« Oui, ces pleurs survivront au dernier de mes jours,
« Et de mes yeux glacés ils couleront toujours! »

Sensible au désespoir de cette ame flétrie :
« Allez, dit Magdeleine, allez trouver Marie;
« Hélas! quand de son fils les maux vont l'accabler,
« C'est encor le servir que de la consoler.
« De Jésus bénissez la science divine;
« Vos remords déchirans, vos pleurs, il les devine.
« Ah! sans doute il vous plaint, son cœur si généreux
« Vous pardonne, et se dit : « Qu'il sera malheureux! »

A ces mots, de son pas redoublant la vitesse
Et livrant à regret l'apôtre à sa tristesse,

Au palais de Pilate elle arrive; elle entend
Des murmures, des cris: c'est Jésus qu'on attend.
De ces vives clameurs elle cherche la cause,
Elle croit qu'à sa mort tout Israël s'oppose,
Et que ce peuple enfin, qu'un mot vient d'éclairer,
Reconnaît le Sauveur et vient le délivrer.
Eh! comment deviner, qu'avide de sa proie
Il demande un supplice avec des cris de joie?
Mais le tumulte augmente... Un spectacle d'horreur
Bientôt de Magdeleine a dissipé l'erreur.
Le Fils de Dieu paraît sous le vaste portique:
Le sang voile de pleurs son regard prophétique;
Ses traits défigurés, ses bras chargés de fers,
Attestent les tourmens qu'il a déjà soufferts.
On l'entraîne, on l'attache au pilier du Prétoire;
D'un long manteau royal la pourpre dérisoire
Couvre son sein meurtri; jouet d'un vil dédain,
On lui donne pour sceptre un roseau du Jourdain,

Et l'épine, imitant la parure suprême,
Orne son front divin d'un sanglant diadême.
Frappé par ses bourreaux, sa vertu les confond;
Il n'oppose à leurs cris qu'un silence profond:
Ne voulant pas qu'un mot de sa bouche divine,
En révélant soudain sa céleste origine,
Retarde les tourmens qu'il se plaît à souffrir
Et l'exemple immortel qu'au monde il vient offrir.
Cependant Magdeleine ignorant ce mystère,
Veut venger de son Dieu la honte volontaire:
Cet orgueil, qu'éteignit un repentir vainqueur,
Semble encor pour Jésus revivre dans son cœur.
« Arrêtez, disait-elle à la foule en démence,
« Eh! ne craignez-vous pas de lasser sa clémence?
« Avez-vous oublié ses bienfaits, son pouvoir,
« Les pécheurs à sa voix ramenés au devoir?
« Ou ne savez-vous pas, qu'à sa sainte parole
« L'aveugle a vu briller les feux de l'auréole,

« Les muets ont parlé, les sourds ont entendu,
« Au fond de leurs cercueils les morts ont répondu;
« Qu'enfin, pour vous punir et vous réduire en poudre,
« Ce roseau dans sa main peut devenir la foudre! »

Inutile menace! un indigne mépris
De son noble courage, hélas! est le seul prix.
En vain, pour échapper au remords d'un tel crime,
Pilate aux furieux offre une autre victime;
A leur vœu sacrilège il ne peut s'opposer,
C'est la mort de Jésus qui doit les apaiser;
Et, sur son dos meurtri qu'humblement il présente,
Ses bourreaux en jouant jettent la croix pesante.
A ce nouveau tourment d'abord il succomba;
Sous l'énorme fardeau tout son corps se courba;
Mais, bientôt relevant sa tête résignée,
D'une froide sueur et d'un sang pur baignée;

Appuyant sur la croix une tremblante main,
De l'aride Calvaire il gravit le chemin.
Sa marche, sans soutien, par ses bourreaux hâtée,
Marquait d'un pas sanglant la terre épouvantée.
Sur son sein entr'ouvert dardaient les feux du jour:
Ingrat comme un mortel, et barbare à son tour,
D'une splendeur complice éclairant ses tortures,
Le soleil... qu'il créa!.. dévorait ses blessures.

Les prêtres, les soldats, les docteurs de la loi,
Triomphans, escortaient cet horrible convoi.
En vain ils prodiguaient l'injure et la menace,
Magdeleine à leurs yeux pleurait avec audace.
Mais soudain, près de Jean que la pitié conduit,
Elle aperçoit Marie, et son courage fuit.
Un cri s'est échappé de son ame oppressée:
« Pardonnez, lui dit Jean, devinant sa pensée,

« Loin de son fils mes soins n'ont pu la retenir,
« Pour l'embrasser encore elle a voulu venir. »

« Éloigne, ô mon Sauveur, ta malheureuse mère !
« S'écria Magdeleine en sa douleur amère;
« Que l'excès de tes maux d'elle soit ignoré;
« Voile à ses seuls regards ton front décoloré,
« Pour ta mère en mourant fais un dernier miracle ! »
Non, elle doit subir cet horrible spectacle;
Le Sauveur veut la voir.... sublime dévoûment!
La douleur de sa mère est son plus beau tourment!
Déjà, parmi la foule elle s'avance et prie.
Est-ce donc là Jésus ?... L'innocente Marie
Eût méconnu les traits de ce fils bien aimé,
Si les cris de son cœur ne l'avaient point nommé.
Glacée, à son aspect elle reste immobile;
Elle voudrait vers lui tendre une main débile

Et l'appeler son fils pour la dernière fois....
Vains efforts... Les sanglots étouffèrent sa voix.
Mais le Sauveur entend ce qu'elle ne peut dire;
Son amour filial triomphe du martyre:
O noble sentiment qui seul peut tout braver,
Et que l'ame d'un Dieu s'honora d'éprouver!

Tandis que, parvenus au lieu du sacrifice,
Les bourreaux choisissaient, préparant le supplice,
Les fers les plus aigus pour mieux l'en déchirer,
Le Sauveur appela ceux qu'il voyait pleurer.
Par l'espoir du salut il adoucit leur peine;
Et d'un dernier adieu bénissant Magdeleine:
« Ne pleurez pas, dit-il, ne plaignez point mon sort,
« Mais celui des ingrats qui demandent ma mort. »
Puis, tournant ses regards vers l'apôtre sublime,
Dont la voix publiera ce trépas magnanime,

Il lui montra Marie, objet de sa pitié;
Et sûr d'être compris par sa noble amitié,
Lui léguant le seul bien qu'il laissât sur la terre,
Il dit ces simples mots : « JEAN, VOICI VOTRE MÈRE ! »

Jour de calamités ! O remords éternels !
Comme un vil imposteur, entre deux criminels,
Sur la honteuse croix les Hébreux l'étendirent,
Et du sang de Jésus les flots se répandirent :
La tache de ce sang sur leur front s'imprima;
Dès-lors des nations la haine s'alluma,
Et toutes, rejetant cette race perfide,
Pour elle ont inventé le nom de DÉICIDE !

A peine d'Israël le crime est accompli,
Que la foudre a grondé, la terre a tressailli;

Avant l'heure du soir, de profondes ténèbres
Couvrent de Josaphat les monumens funèbres.
Les gardiens du supplice, alors saisis d'effroi,
Proclament le Messie et confessent la foi,
Et soudain, abjurant leur fureur insensée,
Adorent à genoux la croix qu'ils ont dressée!
Tout s'émeut; chaque objet emprunte un sentiment
Pour dire à l'univers le saint événement:
Le temple sent mouvoir sa base de porphyre,
Du dôme jusqu'aux pieds son voile se déchire.
Les vents impétueux, se croisant dans les airs,
Font voler vers Sion la poudre des déserts.
Les nuages surpris s'arrêtent dans leur course;
Le fleuve épouvanté remonte vers sa source.
De leurs linceuls vieillis écartant les lambeaux,
Les morts ressuscités sortent de leurs tombeaux.
Le soleil s'obscurcit, les montagnes se fendent;
D'eux-mêmes dans l'enfer les tourmens se suspendent;

Les démons à leur tour connaissent la terreur;
Sur son trône ébranlé, Satan plein de fureur
Du serpent favori voit la tête écrasée,
La chaîne de la Mort entre ses mains brisée;
En vain de ses sujets il réclame l'appui,
Ses captifs rachetés s'échappent malgré lui.
Faisant taire leurs chants, les célestes cohortes
Du royaume éternel ouvrent déjà les portes;
Vers les cieux attentifs un cri s'est élevé....
L'ame du Dieu s'exhale... et le monde est sauvé!

Rome, avril 1827.

NOTES.

NOTES.

PAGE 135, VERS 10.

Mais il perdit Lazare et pleura sa patrie.

Jésus, étant arrivé, trouva qu'il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau.

Lorsque Marie fut venue au lieu où était Jésus, l'ayant vu, elle se jeta à ses pieds, et lui dit: Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort.

Jésus voyant qu'elle pleurait, et que les Juifs, qui étaient venus avec elle, pleuraient aussi, frémit en son esprit, et se troubla lui-même,

Et il leur dit : Où l'avez-vous mis? Ils lui répondirent : Seigneur, venez, et voyez.

Alors Jésus pleura.

Et les Juifs dirent entre eux : Voyez comme il l'aimait.

(*Évangile selon saint Jean*, chap. II, v. 17—32.)

PAGE 136, VERS 8.

Sur le front du flatteur il lit la vérité.

Étant à table, et mangeant, Jésus leur dit : Je vous dis, en vérité, que l'un de vous, qui mange avec moi, me trahira.

Ils commencèrent à s'affliger, et chacun d'eux lui demandait : Est-ce moi ?

Il leur répondit : C'est l'un des douze, qui met la main avec moi dans le plat.

Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui a été écrit de lui ; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi ; il vaudrait mieux pour cet homme que jamais il ne fût né.

(*Évangile selon saint Marc*, chap. XIV, v. 18.)

PAGE 136, VERS 14.

Quand tous vous trahiraient, je resterais fidèle.

Ayant chanté le cantique d'actions de graces, ils s'en allèrent sur la montagne des Oliviers.

Alors Jésus leur dit: Je vous serai à tous, cette nuit, une occasion de scandale; car il est écrit: Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées.

Mais, après que je serai ressuscité, j'irai devant vous en Galilée.

Pierre lui dit: Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de scandale, vous ne le serez pas pour moi.

Et Jésus lui repartit: Je vous dis, en vérité, que vous-même aujourd'hui, dès cette nuit, avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renoncerez trois fois.

Mais Pierre insistait encore davantage: Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point. Et tous les autres en dirent autant.

(*Évangile selon saint Marc*, chap. XIV, v. 26.)

PAGE 137, VERS 5.

Jérusalem! dit-il, malheur, malheur à toi!

Comme Jésus fut arrivé proche de Jérusalem, regardant la ville, il pleura sur elle en disant:

Ah! si tu reconnaissais au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui peut te procurer la paix! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux.

Car il viendra un tems malheureux pour toi, où tes ennemis

t'environneront de tranchées, où ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts;

Ils te renverseront par terre, toi et tes enfans, qui sont au milieu de toi, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le tems où Dieu t'a visitée.

(*Saint Luc*, chap. XIX, v. 41.)

Lorsque vous verrez une armée environner Jérusalem, sachez que la désolation est proche.

Alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes; que ceux qui se trouveront dans le milieu du pays s'en retirent; et que ceux qui servent dans le pays d'alentour n'y entrent point;

Car ce seront alors les jours de la vengeance, afin que tout ce qui est dans l'Écriture soit accompli.

Malheur à celles qui seront grosses ou nourrices en ces jours-là: car ce pays sera accablé de maux, et la colère du ciel tombera sur ce peuple.

Ils passeront par le fil de l'épée; ils seront emmenés captifs dans toutes les nations; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le tems des nations soit accompli.

(*Saint Luc*, chap. XXI, v. 20.)

Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi; combien de fois ai-je voulu ras-

sembler tes enfans, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !

Le tems s'approche où votre maison demeurera déserte.

Car je vous déclare que vous ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

Lorsque Jésus sortait du temple, pour s'en aller, ses disciples s'approchèrent de lui pour lui faire remarquer la structure et la grandeur de cet édifice.

Mais il leur dit : Voyez-vous ces bâtimens? Je vous le dis, en vérité, ils seront tellement détruits qu'il n'y demeurera pas pierre sur pierre. (*Saint Mathieu*, chap. XXIII et XXIV.)

PAGE 144, VERS 1.

Et l'épine, imitant la parure suprême,
Orne son front divin d'un sanglant diadème.

Les soldats du gouverneur menèrent ensuite Jésus dans le prétoire; et là, ayant assemblé autour de lui toute la compagnie,

Ils lui ôtèrent ses habits, et le revêtirent d'un manteau d'écarlate;

Puis, ayant fait une couronne d'épines entrelacées; ils la lui mirent sur la tête, avec un roseau dans la main droite; et, se met-

tant à genoux devant lui, ils se moquaient de lui, en disant : Salut au roi des Juifs! (*Saint Mathieu*, chap. XXVII, v. 27.)

PAGE 149, VERS 4.

Il dit ces simples mots : « JEAN, VOICI VOTRE MÈRE ! »

Jésus, ayant donc vu sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils. »

Puis il dit au disciple : « Voilà votre mère. » Et depuis cette heure-là, ce disciple la prit chez lui. (*Saint Jean*, chap. XIX, v. 26.)

PAGE 150, VERS 9.

Le temple sent mouvoir sa base de porphyre,
Du dôme jusqu'aux pieds son voile se déchire.

En même tems le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas; la terre trembla; les pierres se fendirent;

Les sépulcres s'ouvrirent; et plusieurs corps des saints, qui étaient dans le sommeil de la mort, ressuscitèrent;

Et sortant de leurs tombeaux, après sa résurrection, ils vinrent dans les villes saintes, et furent vus par plusieurs personnes.

Le centenier et ceux qui étaient avec lui, pour garder Jésus, ayant vu le tremblement de terre, et tout ce qui se passait, furent saisis d'une extrême crainte, et dirent : Cet homme était vraiment le fils de Dieu. (*Saint Mathieu*, chap. XXVII, v. 51.)

L'UNE OU L'AUTRE.

L'UNE OU L'AUTRE.

Elégie.

Pour le malheur d'un autre on manque de courage.
(Jules de Ressèguier.)

Si tu l'aimes encor, pourquoi troubler ma vie?
Pourquoi jeter l'effroi dans son ame ravie?
Pourquoi ton faible cœur, trop prompt à s'enflammer,
Vient-il m'offrir des vœux qu'elle doit réclamer?
Pourquoi, me punissant du crime de te plaire,
Exciter contre moi sa jalouse colère?

Faut-il, déjà tremblante et cruelle à mon tour,
A son juste dépit mesurer ton amour?
Pour croire à tes aveux, pour calmer mes alarmes,
Dois-je sur mon bonheur interroger ses larmes?
Ou, sans crainte livrant mes destins à ta foi,
Pour soumettre ma vie à ta charmante loi,
Pour être heureuse enfin, me faudra-t-il attendre
Que son cœur, devenu moins crédule et moins tendre,
De ses premiers sermens cherche à se délier?
Hélas! je sens déjà qu'on ne peut t'oublier,
Et si mon sort dépend de son indifférence,
Ma faiblesse me dit qu'il n'est plus d'espérance!

Avant de la trahir n'as-tu point combattu?
L'amour a ses devoirs ainsi que la vertu.
Douter de tes remords serait te faire injure;
Combien tu dois souffrir de ce double parjure!

Quels ennuis sont les tiens, quand, prêt à me revoir,
Retenu par sa joie ou par son désespoir,
Aux plus cruels tourmens ton absence me livre!
Dans ces brillans salons où le plaisir enivre,
Dis-moi, l'art de tromper te semble-t-il si doux,
Lorsque de ma rivale oubliant le courroux,
Et ravi du bonheur qu'en mes yeux tu fais naître,
Près de nous, toute en pleurs, tu la vois apparaître?
Que de fois, t'arrachant à ce nouveau lien,
Tu blessas mon amour pour ménager le sien!
Et puis tu revenais à l'heure désirée,
Me demander pardon de l'avoir rassurée!
Ah! cruel, si ton cœur ne peut m'appartenir,
Épargne les regrets à mon triste avenir.
D'un vain rayon d'espoir n'éblouis point mon ame;
Cache-moi ce sourire et ce regard de flamme,
Dont le pouvoir m'enchaîne et m'attire vers toi;
Du danger de t'aimer, par pitié, sauve-moi!

Ne me dis plus ces mots, ces mots pleins de tendresse,
Prononcés en tremblant, jetés avec adresse,
Et dont le charme hélas! se fait encor sentir,
Même quand le parjure a pu les démentir.
Fuis! de ta trahison ne me rends pas complice;
Cet amour partagé deviendrait mon supplice.
Toi-même, m'appelant la cause de tes torts,
Dans ma félicité ne verrais qu'un remords.
En vain, tout à mes vœux, pour moi brisant ta chaîne,
De celle qui t'aima tu braverais la haine,
Malgré tes soins si doux, ton bonheur, tes sermens,
Malgré l'art de cacher tes coupables tourmens,
Je lirais dans tes yeux ta pensée infidèle...
C'en est fait... J'ai choisi... Regrette-moi près d'elle!

Paris, 21 juin 1828.

L'ÉCHO DES ALPES.

L'ÉCHO DES ALPES.

Ode

DÉDIÉE AUX FRÈRES RELIGIEUX DE L'HOSPICE DU MONT SAINT-BERNARD.

Dieu seul est grand!
(MASSILLON.)

J'ai redit les cris furieux
Du Barbare enivré de gloire;
Du peuple aimé de la victoire
J'ai répété les chants joyeux.
Maintenant une humble prière
Succède à la trompe guerrière;

La gloire passe avec les jours.
Un chant trouble encor mon silence,
Mais ce chant vers les cieux s'élance,
Et ma voix le dira toujours.

Jadis, sur les rochers de l'aride montagne,
Le sourd bêlement des troupeaux,
Le cri de l'aigle appelant sa compagne,
Avaient seuls troublé mon repos.
Mais quand vint le jour des alarmes,
Quand l'Africain franchit ces rocs déserts,
Tout-à-coup m'éveillant au cliquetis des armes,
De sons affreux j'épouvantai les airs.
C'était le chant de mort et le clairon sauvage
Des Carthaginois d'Annibal;
Il allait, loin du ciel natal,

Du Tibre impétueux désoler le rivage,
Et du monde aux Romains disputer le partage.
Que d'obstacles!... Tantôt par le bruit effrayés,
Ses coursiers belliqueux, dans ces périls novices,
Refusaient de gravir, au bord des précipices,
Les chemins tortueux par les soldats frayés.
Et tantôt l'éléphant, colossale merveille,
Détruisait d'un seul pas les travaux de la veille;
Glissait avec effroi sur le terrain fangeux,
Écrasait sous ses flancs son guide courageux,
Et des rocs ébranlés précipitant la cime,
Avalanche vivante, allait combler l'abîme.
Mais la hauteur des monts, ni l'horreur des frimats,
N'arrêtaient Annibal dans sa haine constante;
Et ce héros, grandi sous de brûlans climats,
Sur un rocher de glace avait dressé sa tente.
Son passage en tous lieux fut marqué par le sang;
Il vit Rome frémir à son nom menaçant.

Sa valeur était sage, et sa ruse hardie
Mit de la grandeur jusqu'en sa perfidie.
Que de fois des Romains il décida le sort!
Que d'art il déploya dans la sanglante lutte!
Qu'il fut terrible dans sa chute,
Qu'il fut sublime dans sa mort!
Pourtant que reste-t-il de ce héros de haine
Qui balança quinze ans la puissance romaine?....
Quelques débris épars et quelques anneaux d'or
Que le pêcheur retrouve encor
Sous les vagues du Trasimène!

J'ai redit les cris furieux
Du Barbare enivré de gloire;
Du peuple aimé de la victoire
J'ai répété les chants joyeux.

Maintenant une humble prière
Succède à la trompe guerrière;
La gloire passe avec les jours.
Un chant trouble encor mon silence,
Mais ce chant vers les cieux s'élance,
Et ma voix le dira toujours.

Les Romains de César ont traversé ces glaces.
Le sommet du Jovis a supporté son camp;
Et j'ai redit aussi les superbes menaces
De ce chef intrépide, au langage éloquent,
Au maintien orgueilleux, au regard plein de charmes;
Qui de l'art du pouvoir connaissant les détours,
Chez les peuples lointains sut régner par ses armes
Et dans Rome par ses discours.
Des forêts de la Gaule aux rives de l'Épire,

Du Tage à l'Hellespont et du Nil jusqu'au Rhin
Il marcha d'un pas souverain :
Tout le monde connu pliait sous son empire.
Ce n'était point assez : sa gloire l'avertit
Qu'il est une autre terre où son nom retentit,
Et qu'au milieu des flots, des peuples qu'il ignore,
De leur obscurité s'environnent encore;
La fortune le guide, et, pour les conquérir,
Ce vainqueur inspiré vole les découvrir;
Malgré leur vaine résistance,
De leurs îles bientôt il envahit les bords,
Et c'est en ravageant ses ports
Que d'Albion au monde il apprend l'existence.
Ce héros, des Romains la terreur et l'amour,
Oppresseur de leurs droits et vengeur tour-à-tour,
Jules César, cinq fois, devant Rome étonnée,
Des lauriers du triomphe a vu sa tête ornée.
Régulateur du tems, changeant l'ordre des jours,

De l'année à ses lois il asservit le cours.
A ses vœux le sénat offrait de vains obstacles;
Il bravait le Destin, démentait les oracles.
De Vénus on fesait descendre ses aïeux,
On le plaçait vivant au rang des demi-dieux;
Et par une faveur, jusqu'alors sans exemple,
Il avait ses autels, ses prêtres et son temple!...
Pourtant que reste-t-il de ce tyran flatteur
Qui tomba sous le fer parricide et vengeur
Après avoir soumis le monde à son épée?...
Une goutte de sang, de sa veine échappée,
Qu'on montre encore au voyageur
Sur le marbre où revit Pompée!

J'ai redit les cris furieux
Du Barbare enivré de gloire;

Du peuple aimé de la victoire
J'ai répété les chants joyeux,
Maintenant une humble prière
Succède à la trompe guerrière;
La gloire passe avec les jours.
Un chant trouble encor mon silence,
Mais ce chant vers les cieux s'élance,
Et ma voix le dira toujours.

Quels accens belliqueux, quelle noble harmonie,
Naguère dans ces lieux sont venus me ravir,
Quand vers ce beau pays qu'elle allait asservir
La victoire marchait sur les pas du génie!
Quand vint ce bataillon de héros et d'enfans,
Quand les Français de Bonaparte,
Joyeux imitateurs des fiers rivaux de Sparte,

Plantèrent sur ces monts leurs drapeaux triomphans!
Peuple amant des combats, brave jusqu'au délire,
Généreux, prudent et léger,
Qui chante la misère et nargue le danger
Et qui meurt avec un sourire!
Que de fois j'entendis ces courageux soldats,
Dans ces vallons de neige où s'enfonçaient leurs pas,
Transis de froid, d'une voix affaiblie,
Saluer en riant le beau ciel d'Italie!
Ce ciel les protégeait; Rome reçut leurs lois;
Leur chef audacieux s'assit au rang des rois.
Tous les échos des monts ont dit sa renommée;
Tous les fleuves ont vu sa vagabonde armée;
Sous ses pas triomphans tous les ponts ont frémi;
Tous les forts ont porté son tonnerre ennemi.
L'aquilon du Volga, l'ouragan de Syrie,
Le Simoun dont le souffle aveugle les regards,
Le zéphir parfumé de l'antique Ibérie,

Tous les vents ont enflé ses nombreux étendards.
Rêvant du monde entier le trône solitaire,
En soldat conquérant il parcourut la terre.
Du sort des nations il fut l'arbitre un jour.
Étonnés, devant lui les rois courbaient leurs têtes,
Et, sujets couronnés, venaient parer ses fêtes.
Des rivaux de sa gloire il composait sa cour.
On le vit, pour servir ses desseins téméraires,
Distribuer l'Europe à ses sœurs, à ses frères,
Et du destin trompeur démontrant les hasards,
Honorer de sa main la fille des Césars.
De ce monarque altier, de ce géant de gloire,
Le sceptre eut un moment vingt trônes pour appui;
A ses revers si prompts quel peuple eût osé croire?
Les fruits de tant d'exploits, où sont-ils aujourd'hui?
Après tant de grandeur que reste-t-il de lui?...
Une veuve, hélas! consolée,
Une tombe sans mausolée,

Qu'un ami courageux osa lui consacrer;
Monument oublié sous le feuillage sombre,
Où nulle voix ne répond à son ombre,
Où son fils ne va point pleurer!

Ainsi trois conquérans ont ébloui le monde
Qui retentit long-tems de leur chute profonde.
Leur exemple servira-t-il
A ceux qui de la gloire affrontent les tempêtes?
Quel fut le prix de leurs conquêtes?
Le poison, le fer et l'exil!

O vous que sur ces monts une humble croix protège,
Vous, rois hospitaliers de ces déserts de neige,

Qui sur les flancs des rocs, dans le creux des torrens,
Du pauvre pélerin cherchez les pas errans;
Vous qu'au milieu des nuits guide ma voix sonore,
Qui du fond de l'abîme arrachez les mourans,
Sans demander quel Dieu leur désespoir implore;
Charitables héros, qui, braves sans courroux,
Obtenez la victoire en n'exposant que vous,
Marchez aux saints combats où la foi vous appelle,
Apprenez à ces rois de triomphes jaloux
Que si des conquérans la couronne chancelle,
Au front de la vertu l'auréole est fidèle;
Et qu'au sein des fléaux qui règnent parmi nous
La gloire des bienfaits est la seule éternelle!

A l'hospice du Mont-saint-Bernard, 16 septembre 1826.

NOTES.

NOTES.

*

PAGE 173, VERS 7.

« Et tantôt l'éléphant, colossale merveille,

Les éléphans, dans les chemins étroits et les pentes rapides, retardaient beaucoup la marche. Les chevaux y mettaient encore plus de désordre; outre la peur et l'extrême agitation que leur causaient les clameurs confuses des Barbares, rendues encore plus terribles par toutes les répercussions de l'écho dans les bois et dans les vallons, si par hasard ils venaient à être blessés ou frappés seulement, alors c'étaient des convulsions de frayeur si vio-

lentes, qu'ils renversaient de toutes parts autour d'eux, hommes et bagages de toute espèce; comme les deux côtés de cet étroit défilé étaient bordés de précipices affreux, il y eut beaucoup de leurs conducteurs, quelques soldats même, qu'en se débattant ils firent rouler au fond de ces abîmes épouvantables; et l'on eût cru entendre le fracas d'un vaste écroulement, lorsque, tombant eux-mêmes, ils allaient, avec toute leur charge, rouler et se précipiter à des profondeurs immenses. (TITE-LIVE, liv. XXI, p. 99.)

PAGE 174, VERS 9.

Quelques débris épars, et quelques anneaux d'or
Que le pêcheur retrouve encor
Sous les vagues du Trasimène.

..... A ce moment commença la déroute d'une grande partie de l'armée, et, dans leur frayeur, ni le lac, ni les montagnes, n'étaient plus un obstacle à leur fuite. Les Romains se sauvent en aveugles par les sentiers les plus étroits, les plus escarpés. Un grand nombre, ne trouvant pas où s'enfuir, entrent dans le lac (Trasimène), dont les bords n'étaient qu'un marais guéable, et s'avancent tant qu'ils peuvent avoir la tête et les épaules au-dessus de l'eau. Quelques-uns, ne réfléchissant point dans leur frayeur,

entreprirent de le traverser à la nage. Mais bientôt l'immensité du trajet leur ôtant toute espérance, et les forces leur manquant, ou ils s'engloutissaient dans les eaux, ou bien, après s'être fatigués en pure perte, ils en étaient réduits à regagner avec des peines infinies les bords, où les cavaliers carthaginois, entrés dans l'eau, les massacraient tout à leur aise.

(TITE-LIVE, liv. XXII, p. 233.)

PAGE 181, VERS 11.

O vous que sur ces monts une humble croix protège !

Le plus célèbre des hospices des Alpes est celui du grand Saint-Bernard, qui est à douze cent quarante-six toises au-dessus du niveau de la mer. C'est sans doute l'habitation la plus élevée de l'Europe. M. de Saussure, se trouvant sur ce mont le premier août 1767, mit à une heure après midi son thermomètre de Réaumur en plein air, et il le vit descendre à un degré au-dessous de la glace. L'hospice qu'on voit sur cette montagne a été fondé par saint Bernard, l'an 962 de Jésus-Christ; et, depuis cette époque, ce mont, nommé autrefois *Mont Joux*, *Mont Jovis*, a pris le nom de ce Saint. Le nombre d'*ex-voto* trouvés en fouillant dans les ruines d'un temple de Jupiter, prouve que ce passage était au-

trefois très fréquenté, et même réputé périlleux. Pline raconte qu'Annibal entra par le Saint-Bernard en Italie, mais Tite-Live lui fait prendre la route du Mont-Cenis. Rien n'égale le zèle, la charité des religieux de cet hospice pour restaurer, réchauffer et soigner les voyageurs. Dès le mois de novembre jusqu'au mois de mai, ils ont un domestique qui se nomme le *marronnier*, qui va au-devant des voyageurs : il est accompagné d'un ou de deux grands chiens dressés à reconnaître les chemins au milieu des neiges, des brouillards et des tempêtes, et à reconduire les passagers égarés. Quand le marronnier ne peut pas seul suffire à les sauver, ces religieux y volent souvent, et vont les secourir eux-mêmes au péril de leur vie.

(*Voyage de Gemelli Carreri*, page 580.)

MA RÉPONSE.

MA RÉPONSE.

à ***.

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer

(La Bruyère, chap. *des Femmes.*)

On accuse mon cœur de ne pouvoir aimer,
D'être sourd aux accens qui devraient le charmer.
« Le poète, dit-on, dans sa brûlante ivresse
« Peut rester insensible en peignant la tendresse;
« Son art ingénieux de lui-même vainqueur,
« Parle à force d'esprit le langage du cœur;

« Aux plus beaux sentimens son délire l'élève,
« Mais en chantant l'amour c'est la gloire qu'il rêve;
« Son désespoir, ses cris, loin d'être superflus,
« Assurent à ses vers un triomphe de plus,
« Et pour se consoler, il attend que le monde
« Applaudisse aux accens de sa douleur féconde. »

O toi dont l'harmonie accompagne mes chants,
Qui fais parler mon ame en tes accords touchants,
Toi qu'hélas! tant de fois j'arrosai de mes larmes,
Toi qui connais mes vœux, mes rêves pleins de charmes,
Mes regrets éternels, mes tourmens, mon effroi,
Toi qui sais mon secret, ma harpe, défends-moi!
Dis comment le poète, en proie à la souffrance,
Peut célébrer l'amour, la joie et l'espérance;
Comment par l'avenir son génie attristé
S'abandonne à l'erreur pour fuir la vérité;

Dis comment, créateur des plus rians mensonges,
Son cœur désespéré s'exile dans ses songes.
Si les hymnes de gloire ont pour lui des attraits,
Pour des maux ignorés il a des chants secrets!
Mais les hommes voyant son désespoir sublime,
Lorsqu'il faudrait la plaindre admirent la victime,
Et ne comprennent pas, l'entendant soupirer,
Qu'un chagrin soit mortel dès qu'il peut inspirer.
Ainsi, quand le chasseur lui ravit sa compagne,
L'aigle sort désolé du creux de la montagne,
Et, reprenant soudain son vol audacieux,
Va cacher sa douleur dans le désert des cieux;
Dans l'espace avec lui ses chants plaintifs s'élèvent,
Ici bas commencés, dans les airs ils s'achèvent;
Les mortels le suivant au séjour étoilé,
N'entendant plus ses cris, le disent consolé,
Et ne soupçonnent pas que l'oiseau des tempêtes
Puisse gémir encore en planant sur leurs têtes!

Vous blâmez ma froideur et ma légèreté,
Mais, en ces lieux, l'usage impose la gaîté.
On se rit des chagrins étalés avec pompe;
Les yeux indifférens exigent qu'on les trompe.
Il faut, se dérobant à leur vaine pitié,
Réserver sa tristesse aux soins de l'amitié.
Eh! qui pourrait me plaire en ce monde frivole,
Où, soumis à l'orgueil, chaque jour on immole
A de vils intérêts les plus doux sentimens,
Où le soin de briller remplit tous les momens;
Où la jeunesse hélas! riche d'expérience,
A fait de l'amour même une froide science.
Dans ce siècle pédant, charmer n'est plus un don,
Tout est calcul : les soins, le dépit, l'abandon,
Les regards, les soupirs, la douce rêverie,
Ne sont que les moyens de cette théorie.

On s'étudie à feindre un injuste courroux,
Avant l'instant prescrit l'on n'ose être jaloux;
Et le plus exercé dans cet art difficile
Est en nous séduisant moins aimable qu'habile.

Livrerai-je mon cœur à ce bel indolent?
Suivre ou donner la mode est son premier talent.
D'opales, de rubis, sa parure étincelle;
Et c'est en s'admirant qu'il me dit : « Qu'elle est belle! »
Dois-je lui préférer ce jeune ambassadeur,
Qui prend la gravité pour de la profondeur,
Qui met toute sa gloire à contraindre son ame,
Et sa diplomatie à tromper une femme?
Séduite par l'espoir de succès éclatans,
Faut-il choisir enfin ce tribun de vingt ans,
Rhéteur ambitieux, sévère par système,
Qui maudit sa jeunesse auprès de ce qu'il aime;

Qui déjà, s'apprêtant à défendre nos lois,
Sur les moindres sujets veut exercer sa voix,
Et rêvant au Conseil sa future importance,
Fait en parlant d'amour des essais d'éloquence?

Non, ces heureux du jour ne sauraient m'attendrir;
A mon amour il faut des larmes à tarir.
Qu'elle chante les cieux, la gloire ou la tendresse,
Ce n'est point au bonheur que ma harpe s'adresse;
Un sourire m'enchante, un mot me fait rêver,
Mais l'attrait du malheur peut seul me captiver.
Qu'importent les secours, les accens du poète,
A celui dont la vie est un long jour de fête,
Dont le cœur n'eut jamais de blessure à guérir,
Qui ne fut point trompé, qui n'a pas vu mourir?
Ah! s'il est un mortel désabusé du monde,
Qui cherche en ses regrets un cœur qui lui réponde,

Nommez-le... Fallût-il, en un désert affreux
M'exiler avec lui... Nommez ce malheureux,
Qui, sans espoir, succombe à sa douleur extrême,
Que l'amour peut sauver !... Et vous verrez si j'aime !!

Paris, 20 mai 1828.

TAYLOR INST. OXFORD

Table.

Table.

Le dernier jour de Pompéï.—Poème. Pages 7
Notes. 23
Il m'aimait.—Elégie. 43
La Folle des Champs-Elysées.—Poème. 51
Le Retour.—Epitre. 63
Notes. 83
Le malheur d'être laide.-Elégie. 91
La Tentation. (Magdeleine, chant VII.) 97
Notes. 117
Natalie. 121
Sur le retour des Romains captifs à Alger. 127
La Passion de N. S. Jésus-Christ. (Magdeleine, chant IX°.) 133
Notes. 155
L'une ou l'autre.—Elégie. 165
L'Echo des Alpes.—Ode dédiée aux frères religieux de l'hospice du mont Saint-Bernard. 171
Notes. 185
Ma Réponse. 191

65666004

LE DERNIER JOUR

DE POMPÉI,

Poème,

SUIVI DE POÉSIES DIVERSES,

PAR

MLLE DELPHINE GAY.

PARIS,

CHEZ P. DUPONT, LIBRAIRE,

RUE DU BOULOY, HÔTEL DES FERMES;

DELAUNAY, AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIX.